BIBLIOTHEQUE ANGLAISE,

OU

RECUEIL

D'Histoires, Contes Moraux, Romans, Aventures, Anecdotes & Carricatures, tirés des meilleurs Auteurs Anglais,

Traduits en Français

PAR M. DE GOURNAY.

TOME SECOND.

Première Partie.



A LONDRES,
Et se trouve à SAINT-OMER
Chez H. F. BOUBERS, Imprimeur & Libraire.

M. D. CC. LXXXVII.

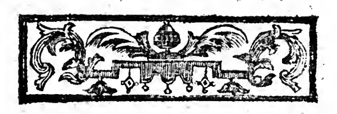
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



BIBLIOTHEQUE ANGLAISE.

LAURE ET AUGUSTE.

LETTRE PREMIERE.

De l'Iſle de la Grenade.

Miſs LEVISON *à Miſs* BING.

DIEU ſoit loué, ma chere Cecile! il m'eſt enfin donné de pouvoir vous écrire de terre ferme. Je ne ſaurois trouver de termes aſſez forts pour vous exprimer ma joie d'être échappée

à tous les périls du dangereux élément à la merci duquel je me suis vue si long-tems exposée. Une jeune personne qui, comme vous, n'a jamais quitté les plaisirs, les amusemens délicieux de Londres, ne peut se former qu'une idée très-imparfaite de tout ce qu'ont à souffrir des voyageurs sans expérience. Les premiers huit jours que je fus en mer, il me fut impossible de sortir de ma petite chambre: mon estomac se refusoit à toute nourriture tant soit peu solide; la bierre étoit de tous les liquides le seul que je pusse supporter: quoique je n'en eusse jamais bu jusqu'alors, je la trouvai néanmoins assez passable. Mon pere imagina enfin un moyen de m'accoutumer à l'air de la mer. Il fit étendre un matelat sur le tillac, pour m'y faire passer une heure de tems en tems; ce qui peu à peu me rendit capable de marcher, & de

participer aux amusemens du reste de l'équipage. Parmi les passagers se trouvoient un capitaine réformé & sa belle-sœur, jeune personne fort aimable, très-émoustillée, & d'un bon caractère. M. Walker, le capitaine en question, nous l'avoit présentée à Portsmouth sous le nom de Miss Westley; mais environ un mois après notre embarquement, il courut un bruit par tout le vaisseau que le nom de Madame lui convenoit mieux que celui de Miss. Cette circonstance, comme vous pouvez l'imaginer facilement, excita vivement notre curiosité: nous lui fîmes tant de questions, tant d'instances, que nous la forçâmes enfin à nous raconter son histoire; la voici en peu de mots.

Elle habitoit, avant son départ, une campagne où demeuroit aussi un certain Apothicaire nommé Anderson, qui étoit assez riche, & n'avoit

qu'un fils unique. Les charmes de Miſs Nancy avoient fait, à ce qu'il paroît, une forte impreſſion ſur le cœur de ce jeune homme*, qui n'avoit pas trouvé en elle une ingrate. Il avoit tenu ſa paſſion cachée le plus long-tems qu'il avoit pu, & n'avoit oſé la déclarer à ſon pere. Ce ſecret cependant commençoit à lui peſer ſi fort, qu'il jugea à propos de lui en faire confidence ; mais par une fatalité malheureuſe, le vieil Eſculape ne vit pas des mêmes yeux que ſon fils ; car quoique notre jeune héroïne fût aimable, jolie, d'un très-bon caractere, qu'elle eût tout ce qu'il falloit pour ſatisfaire un amant, tout cela ne parut que de très-foibles recommandations à un pere prévoyant pour l'avenir, & qui ne regardoit pas les graces, les talens, la beauté comme un équivalent du défaut de fortune ; il refuſa tout net de conſentir

a ce mariage, & dit à son fils que le Fermier Binot lui avoit fait entendre qu'il donneroit deux cens guinées de dot à sa fille, & lui en assureroit trois cens autres après lui; qu'ainsi, s'il vouloit lui plaire, & qu'il le regardât encore comme son fils, il romproit sur le champ toute liaison avec Miss Westley, pour faire sa cour à la jeune Fermiere. Le pauvre amant eut beau plaider la cause de sa maîtresse, le vieillard fut inexorable. Ne voyant plus de ressource, ce jeune homme courut chercher de la consolation chez sa belle; mais il n'y trouva que de nouveaux malheurs; il y vit tout en mouvement; & s'étant informé de la raison, sa bien-aimée lui apprit que son frere étoit dans le cas de partir la semaine suivante pour aller rejoindre sa femme à l'île de la Grenade, & qu'elle ne pouvoit se dispenser de l'y suivre. Le pauvre

Esculape, qui avoit ouï dire mille fois que rien n'étoit plus recherché qu'un joli minois dans cette partie du globe, jugea d'après l'impression que les charmes de Nancy avoient faite sur son cœur, de celle qu'ils ne manqueroient pas de faire sur tous les jeunes Négocians de cette île : il crut donc qu'il étoit prudent de s'assurer de la main de sa belle maîtresse, ayant qu'elle ne quittât le rivage étincelant d'Albion. En conséquence, il l'épousa le matin même du jour de son embarquement. Il est à croire que les caresses & les adieux des nouveaux époux furent tendres & touchans. Si on en peut juger cependant par le peu de traces de chagrin qui restoient sur le visage de cette jeune personne ; au moment où elle nous fut présentée, son cœur ne souffrit certainement pas autant de cette cruelle séparation, que celui du pauvre Apothicaire. D'après cette petite anecdote, que pensez-vous

e notre aimable compagne ? Ne rouvez-vous pas un peu ſingulier l'épouſer un homme le matin, de le uitter le ſoir, de partir pour un pays loigné, avec la perſpective de ne amais le revoir peut-être de ſa vie? Quand on peut le faire ſans répandre ıne larme, il eſt à croire que l'on n'a u'une doſe de ſenſibilité fort mé-liocre. Nos ſentimens, ma chere, urent bien différens, quand nous ous ſéparâmes ! Pour moi je puis ous aſſurer, que ni les périls, ni la ouveauté des objets, ni le tems nême, n'ont pu vous bannir un inſ-ant de mon cœur : le ſouvenir des laiſirs que l'amitié nous fit goûter nſemble, m'agite au point de ne ouvoir continuer ma lettre. J'atten-lrai donc plus tard à vous donner une leſcription de cette île, ainſi que de elle de Madere, où nous touchâmes n paſſant. Le Capitaine Mann, qui

part demain, se chargera de cette lettre, ainsi que de quelques productions de ce pays, que je vous envoie : il m'a promis de se procurer des pommes de pin, que vous présenterez de ma part à votre pere. Je ne doute point qu'elles ne lui fassent plaisir, étant fort rares à Londres. Le tems ne me permet point de rien ajouter à cette lettre, sinon l'assurance de l'attachement sincere de votre

LAURE LEVISON.



LETTRE SECONDE.

Bingham - Grove.

Miss BING *à Miss* LEVISON.

MON pere entre actuellement dans ma chambre, ma chere Laure, pour m'annoncer qu'il partira vendredi un vaisseau pour les Indes Occidentales. Cette nouvelle m'a fait le plus grand plaisir. Je vais me rasseoir, & continuer d'écrire à ma meilleure amie, pour la remercier de son tendre souvenir. Le Capitaine Mann a été lui-même le porteur de votre lettre, & de toutes les raretés que vous m'avez envoyées. Il me les a toutes remises en bon ordre. Mon pere assure n'avoir jamais mangé de pommes de pin aussi bonnes que les vôtres. Vous pouvez bien vous imaginer qu'il n'a pas

oublié de boire plusieurs fois à la santé de l'aimable fille à laquelle il en étoit redevable. A peine le Capitaine, qui soit dit en passant, est un fort joli petit marin, fut-il sorti de ma chambre, que notre étourdie de Charlotte Bruce y entra toute hors d'haleine. Cecile, me dit-elle, j'ai des vapeurs, & je suis venue voir si elles se dissiperont en passant la soirée avec vous. Mais ! — Qu'est-ce que tout ceci ? Voilà des jattes, des fleurs, des bouteilles. — Des. — Ma foi je ne sais pas le nom de toutes ces drogues-là. Voyons, voyons, voilà sur-tout une grande jatte qu'il faut que j'examine à mon aise. Doucement, Charlotte, vous oubliez vos vapeurs, & que vous êtes hors d'haleine. Je vous rendrai compte de tout, sans vous exposer à salir inutilement ces petits doigts délicats. Fi donc, Cecile, vous devenez d'une maussaderie qui ne vous rendra bien-

ôt plus bonne qu'à mener des singes la foire : votre secret n'en vaut peut-tre pas la peine ; c'est donc une méchanceté de me faire languir de la orte ; car je suis d'un accablement. Eh bien, Charlotte, je vais vous satisaire ; mais apprenez-moi la cause de es vapeurs qui m'inquiètent.

Riez-en si vous voulez, Cecile ; nais je parie qu'en ma place, vous n eussiez gagné la migraine. Cet inupportable hérisson, cette maudite etite Wynn s'est emparée, je ne sais omment, du charmant éventail que Henri Seymour m'a apporté derniérement de Paris, & en jouant avec, lle en a fait deux pieces. Je ne onçois pas, en vérité, comment on a a fureur de molester aujourd'hui ceux qui nous viennent voir, en produiant un tas de petits marmots qui ous obsedent. Ma foi, Charlotte, e commence à croire que vous avez

raison; mais pour vous consoler, lisez cette lettre ; elle est de notre amie Laure.

Vous voyez par ce détail, que Charlotte est encore aussi gaie, aussi étourdie que quand nous allions à l'école ensemble. On parle beaucoup de son mariage avec M. Seymour, jeune homme qui a beaucoup voyagé, & qui est fort aimable. Si la chose a lieu, je crois qu'ils seront heureux ensemble. Elle s'est beaucoup amusée de l'histoire de Miss Westley, que vous racontez si joliment ; elle dit qu'elle se seroit volontiers privée d'un bal, pour le plaisir d'agacer un peu cette fille-femme. Mais il est tems que je quitte ces bagatelles, de peur que ma Laure ne me soupçonne de partager la légéreté de Charlotte.

Votre départ m'avoit occasionné une mélancolie qui inquiéta mon pere ; il voulut que j'allasse passer

ne quinzaine chez mon oncle, à
ondres : vous connoiſſez la diſſipa-
on de ſon genre de vie ; ainſi il eſt
nutile de vous en dire davantage :
ajouterai ſeulement, que pendant
non ſéjour chez lui, je crus en être
mes deux jambes. Les plaiſirs de
ondres ſont trop vifs, & vont mal
une perſonne accoutumée aux char-
nes tranquilles & délicieux de la
ampagne. Combien le genre de vie
'une ſimple Payſanne n'eſt-il pas
référable à celui d'une de nos Dames
la mode ! La premiere eſt contente
e ſa ſituation ; l'ambition eſt étran-
ere à la ſimplicité de ſon cœur ; elle
e craint point d'être éclipſée ou humi-
ée par le faſte de ſes compagnes : elle
ort tranquillement, ſe leve le matin,
ns ſouci, ſans inquiétude ; contente
es devoirs de ſon emploi, elle fre-
onne une chanſonnette en allant
aire ſes vaches. Quelquefois auſſi

Colin, l'objet de ses vœux, adoucit ses travaux en les partageant avec elle. Comparez son sort avec celui d'une coquette; l'ambition, l'envie, la jalousie, l'orgueil, s'emparent successivement de son cœur, se le disputent sans relâche. Si son revenu ne suffit pas pour effacer le luxe de ses rivales, sa fierté ne permet pas à son économie de retrancher sa dépense; il faut tout sacrifier, jusqu'à son repos, son bonheur même, à l'envie de plaire. Sa vanité lui fait voir un Duc, ou tout au moins un gros Seigneur, prêt à lui venir offrir humblement sa main & sa fortune; elle ose même se flatter intérieurement d'égaler en beauté l'aimable Duchesse de Devonshire. Son favori lui fait-il infidélité, vîte, il faut se hâter de le remplacer par un autre, pour ne pas paroître avoir été abandonnée la premiere: cette ressource lui manque-t-elle, elle s'en

retourne chez elle triste & désolée ; elle est sombre, chagrine, ne sait à qui s'en prendre ; elle renverse l'ordre de la nature, veille la nuit, dort le jour : les migraines deviennent fréquentes ; l'ennui qui la suit constamment ne lui laisse aucun relâche, surtout lorsqu'elle est seule : à trente ans son tempérament est ruiné ; elle devient revèche, maussade, insupportable à elle-même, & aux autres : elle jalouse tout ce qu'elle voit, comme un bien qui lui appartenoit, & dont on s'est emparé à son préjudice. Mais je m'érige ici en moraliste : heureusement, on m'interrompt en m'appellant ; c'est pourquoi je finirai en m'écriant avec le Poëte :

O Bonheur ! le mobile & la fin de tout être ;
Sous quel nom aux humains te ferai-je connoître ?
Tranquillité, douceur, plaisir, contentement.

Charmant je ne fais quoi, qu'un fecret fentiment,
Qu'un foupir éternel inceffamment appelle !
Toi dont l'efpoir flatteur, dans leur courfe mortelle,
Endurcit les humains contre les coups du fort;
Qui leur fais fans pâlir envifager la mort;
Objet fixe & changeant, dont les fous & les fages
Se forment tour à tour de confufes images;
Qui, toujours près de nous, trompes notre defir,
Et fuis dans le moment où l'on croit te faifir.
Plante qui dans les cieux a pris ton origine;
Si, portée ici bas par une main divine,
Tu juges des mortels dignes de t'élever,
Dis-nous en quels climats ils peuvent te trouver?

J'ai été interrompue par une vifite de Mifs Sidney : vous favez, fans doute, que cette aimable fille vient de perdre fes deux fœurs; elle eft on ne fauroit plus affligée de leur mort. Ah! que Sir Charles & Lady Sidney

nt à plaindre ! quoiqu'à en juger
ır la conduite de cette derniere, on
: doive point lui croire une grande
ndresse maternelle, sans quoi elle
eût pas confié ces deux jeunes
antes à des soins étrangers & mer-
naires. Juste Ciel ! quelles réflé-
ons ne doit pas faire une femme
ii viole aussi ouvertement toutes les
ix divines & humaines, pour satis-
ire une passion adultère. Mais ce
jet demande une plume plus élo-
ente que la mienne pour le traiter
ec toute la sévérité qu'il mérite :
ıſi je n'en dirai pas davantage. Je
: contenterai de souhaiter à ma
ıdre amie une félicité parfaite, &
'elle puisse ressentir pour sa Cecile
e affection aussi vive que celle
'éprouve pour elle, &c.

G. Bing.

LETTRE TROISIEME.

De la Grenade.

Miſs Levison à Miſs Bing.

Il eſt tems, ma chere amie, de remplir ma promeſſe, en tâchant de vous donner une deſcription amuſante de tout ce que j'ai vu, & des endroits où j'ai été depuis mon départ de notre ſéjour pacifique. Je ſuis ſi novice dans l'art d'écrire, que je crains de n'exciter en vous qu'un triſte ennui, au lieu de vous diſtraire agréablement par ma narration. N'importe, c'eſt à une amie que je parle, ainſi je commence.

Environ un mois après notre départ de Portſmouth, nous découvrîmes l'île de Madere : il eſt impoſſible de vous exprimer quelle fut ma joie en

rоyant la terre, après m'être vue
nte jours consécutifs à la merci des
ts. Mon cœur tressaillit d'alégresse,
and un matelot nous cria du haut
in mât qu'il appercevoit la terre :
urois volontiers sauté au cou de ce
ave marin, en faveur de cette bonne
uvelle ; je lui donnai un écu pour
ire à ma santé, & courus bien vîte
na chambre pour y faire ma toi-
te. J'avois à peine fini cette im-
rtante opération, que le même
itelot vint m'avertir qu'il étoit
ivé une chaloupe, pour nous con-
ire au rivage : je fus bientôt sur le
lac. Mais, juste Ciel ! quelle fut
i surprise, lorsque jettant les yeux
: cette chaloupe, j'y apperçus trois
quatre matelots Portugais, beau-
up plus qu'à demi nuds : je sentis
on visage se couvrir de rougeur ; je
mblai, & ne sus où porter la vue :
vois une répugnance inexprimable

à m'aventurer avec de pareils monſtres : il le fallut cependant. Figurez-vous, ma chere amie, mon embarras en cette occaſion : je n'étois pourtant pas encore au bout de mes craintes ; car à peine fûmes-nous à quelques toiles du port, qu'à mon grand étonnement, je vis venir deux ou trois bœufs d'une groſſeur énorme, qu'on attacha avec de fortes chaînes à notre chaloupe, pour la tirer le long du rivage, les courans étant ſi violens ſur cette côte, que ſans l'aſſiſtance amicale de ces animaux, il ſeroit impoſſible d'y aborder.

L'agitation de mon eſprit avoit tellement épuiſé mes forces, que mes jambes purent à peine me rendre le ſervice ordinaire, lorſque je fus à terre. Je trébuchois à chaque pas ; & n'aurois pu me ſoutenir, ſi M. Fauburg n'avoit eu l'humanité de m'offrir ſon bras, & de tâcher, par

ites sortes de bonnes façons, de me
re revenir un peu à moi-même. Je
pus cependant m'empêcher de re-
etter notre vieille Angleterre, & les
isirs tranquilles que nous y goû-
nes ensemble. Mais mon desir étoit
n : un peu de réflexion me suffit
ur-me faire voir que le mieux étoit
prendre mon sort en patience.

On nous conduisit chez un Négo-
nt nommé Mansel, dont la figure
nonçoit le bon cœur & la politesse.
maison est belle, spacieuse ; sa
on de vivre correspond à sa for-
e, qui est immense. Il y eut tou-
rs beaucoup de monde chez lui,
ndant le séjour que nous y fîmes,
is presque tous hommes ; car
se trouve très-peu de Dames
ropéennes dans cette île ; ce qui
étonne d'autant plus, que non-
lement le climat y est délicieux,
is que même elles y vivent d'une

maniere fort somptueuse. Le commerce de cet endroit consiste, comme vous le savez, principalement en vin. Les vignes y sont très-multipliées, les vendanges très-abondantes. Le sol y est si fertile, qu'il en fournit à toutes nos possessions en Amérique, & ne nous en laisse pas manquer en Europe. Le seul inconvénient que je trouve ici pour les Dames, c'est que les rues y sont on ne sauroit plus mauvaises : elles sont pavées de petits cailloux pointus, qui les rendent, sinon impraticables, du moins fort déplaisantes. En revanche, la campagne est un vrai paradis terrestre, qui dédommage amplement de ce petit désavantage. Les haies sont composées de mirthes, de rosiers, de citronniers, qui y croissent d'eux-mêmes, sans autre jardinier que la main savante de la nature. Tous les fruits y viennent en profusion ; on en

›uve ici de très-beaux, & de toute
›ece. Mais je ne puis passer sous
ence les oignons, qui y sont d'un
ût exquis, & d'une grosseur pro-
gieuse : on en embarque beaucoup
ur l'Angleterre, soit pour en faire
s présens, soit pour les y vendre.
›s habitans de ce lieu de délice sont
›rtugais. Je ne crois pas que parmi
utes les nations civilisées, on puisse
trouver une aussi sale, aussi dégoû-
nte : leur façon de s'habiller tient
ême un peu de celle des Sauvages.
›s hommes n'y vont jamais sans man-
au, quoique l'air y soit étouffant,
sans épée, quoiqu'ils n'aient aucun
.nger à craindre. Cette coutume est
générale, que les Anglois mêmes
ii sont établis ici, sont obligés de
r conformer, & d'avoir sans cesse
ıe épée pendue à leur ceinture. Les
mmes de ce pays sont fort pâles, &
ıt la peau assez douce : leur parure

eſt tout-à-fait ſinguliere, & peu propre à prévenir en leur faveur. Je ne me rappelle point d'avoir vu une ſeule Portugaiſe, depuis mon arrivée dans cette île, qui ne fût en deuil : elles ont ordinairement une robe de crêpe noir ; la jupe pareille : le pan de leur robe eſt retrouſſé ſur la tête, de ſorte qu'il leur enveloppe la figure, & qu'on peut à peine appercevoir le bout de leur nez : vous les voyez paſſer de la ſorte dans la rue, aller à l'Égliſe. Quant à leur façon de ſe mettre chez elles, je n'en puis rien dire ; mais leur aſpect au dehors n'eſt rien moins qu'attrayant pour les hommes.

Leurs Égliſes ſont vraiment magnifiques : nous en vîmes dernierement une ouverte, en nous promenant avec MM. Fauburg & Manſel, pour voir la ville : nous y entrâmes ; c'étoit le moment de l'office. Les femmes, qui

toutes étoient assises sur leurs talons ; ne nous apperçurent pas plutôt, qu'elles chuchoterent entr'elles, avec une légéreté indécente, que le respect pour ce saint lieu, celui qu'exigeoit leur religion, auroit dû, ce me semble, leur défendre. Nous étions à peine au milieu de la nef, qu'un homme vint à nous, & nous adressa la parole en langue Portugaise. J'allois me retirer, craignant d'avoir commis une imprudence ; mais ayant demandé à nos Messieurs ce qu'il nous vouloit, ils me répondirent qu'ils ne se rappelloient pas avoir vu Monsieur le Gouverneur en agir pour personne d'une maniere aussi honnête ; qu'il faisoit ses complimens à la jeune Dame Angloise ; que comme personne n'étoit admis la tête couverte dans ce saint lieu, il la prioit d'ôter son chapeau, & de fléchir le genou devant l'autel

de la Sainte Vierge. Je fus fenfible à cette attention diftinguée ; & pour lui faire voir que je ne lui cédois pas en politeffe, j'ôtai mon chapeau, quoique mes cheveux fuffent un peu dérangés ; je fis des génuflexions devant tous les autels, & fortis de l'Églife.

Les funérailles ont ici quelque chofe de folemnel & de choquant tout enfemble. Je me fuis trouvée à l'enterrement d'un enfant, dont je vais faire la defcription. Il étoit dans un cercueil doublé de velours cramoifi, garni d'une grande dentelle en or : le deffus du cercueil étant à découvert, laiffoit voir le corps de l'enfant tout entouré de fleurs : fix Prêtres l'accompagnoient, fuivis de cinquante jeunes enfans, revêtus de furplis, portant des cierges de cire blanche ; ils chantoient, & avoient l'air d'autant de petits Anges : les deuillans mar-

choient les derniers. Quand toute cette procession fut arrivée au lieu où devoit être enterré ce petit innocent, on l'ôta du cercueil, & on le mit en terre, ce qui me choqua grandement, comme l'eût été tout autre Européen à ma place.

Quelques jours après cette scène, je fus témoin d'une autre qui surpasse tout ce que l'imagination peut se figurer en ce genre. On m'avoit avertie que le jour de Sainte Claire étant ici une grande fête, les Églises resteroient ouvertes toute la journée. Je résolus en conséquence de profiter de l'occasion pour satisfaire ma curiosité, & les visiter toutes. La grande-messe finie, les Prêtres s'assemblerent, & précédés de deux ou trois cens enfans, ils marcherent deux par deux en procession, chantant, faisant des génuflexions de distance en distance. Les Religieuses étoient rangées

en haie, chacune dans leur couvent, ayant à la main des petites corbeilles pleines de roses, de jasmins, de fleurs de myrtes & d'orangers, qu'elles jettoient sur les Prêtres, à mesure qu'ils passoient devant elles. Cependant, personne qu'eux ne pouvoit entrer dans leurs cloîtres. Mais nous suivîmes la procession de si près, que nous jouîmes de l'odeur agréable de ces parfums dont l'air étoit embaumé; les rues d'ailleurs en étoient aussi couvertes. Comme je ne puis point vous donner une idée satisfaisante de la magnificence de cette fête, je ne vous en dirai rien davantage.

Je liai connoissance avec une de ces Religieuses : quelques jours avant mon départ de Madere, elle m'envoya une corbeille de citrons confis, des fleurs artificielles faites de sa main, & une lettre qui contenoit l'histoire de sa vie. Une figure char-

nante, des traits réguliers, un air le mélancolie répandu sur toute sa ontenance, attirerent mon attention a premiere fois que je la vis parmi es compagnes ; je me sentis pré-'enue en sa faveur ; je résolus de ui faire une visite : je retournai en onséquence, quelques jours après, u couvent où elle demeuroit ; je me résentai à la grille, & demandai à cheter quelques babioles, que ces onnes filles font pour vendre. La eligieuse qui m'étoit venue parler ortit alors, & revint le moment 'après, avec celle précisément que desirois voir. Mes achats terminés, ous eûmes ensemble une longue onversation en François, qu'elle arle fort bien, & avec élégance. e ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise de ce qu'une per-nne de son âge & de sa figure, it eu le courage de se priver des

agrémens qu'elle avoit droit d'attendre dans le monde, & de s'ensevelir pour toute la vie dans la solitude & la retraite. Elle me regarda en soupirant, détourna la tête pour essuyer quelques larmes qui s'échapperent de ses yeux; enfin, elle articula foiblement ces paroles, qui acheverent d'attendrir mon cœur, & de m'attacher sincérement à elle.

Hélas! Madame, me dit-elle, vous voyez ici une personne dont le chagrin n'admet point de consolation; la mort est sa plus douce espérance. Je l'attends avec impatience, comme la seule amie qui puisse me rendre le repos & la paix. A ces mots mes yeux lui témoignerent la part que je prenois à ses infortunes. Mais nous fûmes interrompues par la cloche qui l'appeloit à l'office. Depuis ce jour, mes visites chez elle furent très-fréquentes; je n'eus cependant pas le

courage d'aller lui dire adieu ; je préférai le faire par lettre, la conjurant de m'accorder un souvenir amical dans ses prieres. Je n'ai vraiment plus la force de continuer : les chagrins de la pauvre Élise, ainsi se nomme cette Religieuse, exigent le tribut de mes larmes. L'histoire de cette aimable fille en arrachera aussi, j'en suis sûre, des yeux de celle qui est plus chere que la vie à sa fidèle

LAURE LEVISON.



LETTRE QUATRIEME.

Du Couvent de Madere.

Élise à Miss Levison.

Encouragée par l'amitié généreuse que vous avez eu la bonté de me témoigner, pressée par mon envie de satisfaire une personne pour qui je ressens l'affection la plus vive, l'estime la plus sincere, je prends la plume, ma tendre & compatissante amie, pour vous exprimer combien vivement je ressens la perte de votre société, combien je regrette les charmes consolans de votre conversation, qui étoit la seule ressource que j'eusse trouvée, jusqu'à ce jour, contre les chagrins qui m'affligent. Votre humanité à dévouer votre tems à un objet aussi triste, aussi mélancolique, mérite toute ma reconnoissance.

Vous m'avez souvent témoigné que vous étiez fort curieuse d'apprendre mon histoire ; ce qui m'avoit plongée dans cet abîme d'infortune, & engagée à fuir le commerce des hommes, en me réfugiant dans cette retraite. Ce que ma langue n'a pu se résoudre à vous raconter, ma plume va vous l'expliquer fidèlement. Cette lettre vous mettra au fait de mes malheurs, & vous en fera découvrir la source. Mes blessures se r'ouvrent à ce triste récit ; mais c'est un sacrifice dû à votre amitié généreuse. Peut-être aussi mes fautes exigent-elles d'être effacées par mes larmes : puissent-elles m'en obtenir la rémission !

Pardonnez, ma tendre amie, mes refus réitérés ; car, encore même à ce moment, mon cœur se trouble, mon esprit s'égare : le souvenir du passé m'agite si violemment, que ma plume s'échappe de mes doigts ; je la

reprendrai, quand je ferai un peu plus calme. ———

Mes pleurs m'ont foulagée, ainfi je commence, fans autre digreffion.

Fontainebleau eft le lieu où je vis le jour : le premier moment de mon exiftence fut le dernier de celle de ma pauvre mere, qui étoit Italienne, & qui expira en me mettant au monde. Je fus élevée à Paris, dans un couvent deftiné aux jeunes Demoifelles de condition; j'y reçus mon éducation des meilleurs maîtres de cette capitale. A l'âge de feize ans, je fortis de ma retraite, & vins demeurer chez Madame la Comteffe de Davenport. Cette Dame joignoit au rang & à la naiffance, les qualités perfonnelles & aimables qui feules les font refpecter univerfellement. Ma mere en mourant m'avoit confiée à fes foins : elle avoit été fon amie intime, fa compagne depuis fon

enfance. Son mariage avec le Comte de Davenport l'ayant forcée à quitter l'Italie, pour venir habiter Fontainebleau, ma mere avoit entretenu avec elle une correspondance épistolaire, jusqu'au moment où, pour des raisons inconnues à la Comtesse, elle cessa tout-à-coup de lui répondre. Le hasard cependant procura, quelque tems après, une entrevue, bien triste à la vérité, entre les deux amies. Madame Davenport se promenant un jour dans un bois écarté, apperçut une petite maison isolée, qui n'en étoit pas bien loin. L'air d'élégance & de propreté qu'elle remarqua dans l'intérieur de ce petit bâtiment excita sa curiosité; elle l'examinoit avec beaucoup d'étonnement, lorsque des cris perçans & douloureux attirerent son attention. Elle suivit un premier mouvement d'humanité, & s'en fut à l'appartement

d'où ils lui paroiſſoient venir. Elle y trouva une Dame dans les douleurs de l'enfantement ; elle s'en approcha pour lui offrir ſes ſervices ; mais, juſte Ciel ! quels mots pourroient peindre ſa ſurpriſe, & l'horreur dont elle fut pénétrée, en reconnoiſſant en cette Dame ſouffrante ſon ancienne amie, ſa chere Adélaïde ? Elle fit un grand cri, & s'évanouit ſur le champ : ce cri réveilla l'attention de ma mere, qui ne fut pas moins émue que ſurpriſe de la revoir. Son émotion hâta ſa délivrance. J'étois déjà au monde avant que la Comteſſe fût revenue à elle-même. Ma pauvre mère eut à peine la force de me recommander aux ſoins généreux de ſon amie, que la mort lui ferma les yeux. Ma digne protectrice, qui l'avoit toujours aimée tendrement, pleura bien amèrement cette mort prématurée, & lui fit rendre tous

les devoirs que l'amitié exigeoit en pareille circonſtance.

Depuis cette époque, juſqu'à l'âge de onze ans, je reſtai chez ma noble bienfaitrice. Le Comte de Davenport ayant réſolu alors de faire un tour d'Europe, on me mit dans un couvent, où je demeurai juſqu'à ce que je fuſſe en âge d'être introduite dans le monde. Age heureux ! jours fortunés de l'innocence ! qu'êtes-vous devenus ? Pourquoi quittai-je, hélas ! le calme dont je jouiſſois dans ces murs paiſibles, les converſations ſimples & naïves de ces pieuſes veſtales, pour les plaiſirs bruyans, tumultueux, d'un monde rempli de chagrins, de peines & de miſeres ? Pourquoi le tombeau qui s'ouvrit pour une mere infortunée, refuſa-t-il de recevoir en même-tems ſa fille, au lieu de la laiſſer ainſi expoſée aux orages multipliés d'une fortune adverſe ? Mais

je m'égare de nouveau. — Pardonnez, grand Dieu ! ce n'eſt point à nous à ſonder les décrets éternels de votre providence ; mais à nous humilier humblement ſous votre main toute puiſſante. — Ma digne bienfaitrice, la Comteſſe de Davenport, conſerva pour une pauvre orpheline le même attachement qu'elle avoit eu pour ſa mere : elle fit ſon étude d'écarter de mon eſprit tous mes doutes ſur le myſtère de ma naiſſance. Jeune, ſans réflexion, entourée de flatteurs, je ne lui rendis pas cette tâche bien pénible. Je paſſai de la ſorte un an entier dans une ſuite non interrompue de plaiſirs & de fêtes. Le Comte & la Comteſſe n'ayant point d'enfans, me témoignoient l'affection la plus vive ; ils faiſoient entendre hautement qu'ils me regardoient comme leur héritiere, ce qui m'attira une foule d'adorateurs, dont la plupart me de-

manderent en mariage. Mais comme je ne ſentois rien pour aucun d'eux, je les conjurai de ne point me preſſer ſur un ſujet qui m'étoit auſſi déſagréable. J'aſſurai Madame Davenport que tout le tems que je paſſerois ſous ſa protection me paroîtroit toujours fort court, & préférable à tout autre ſort poſſible; que je craignois, après avoir été accoutumée ſi long-tems à ſa tendre indulgence, ne pouvoir me faire aux volontés deſpotiques d'un mari.

Quelques jours après cette converſation, cette Dame entra le matin dans mon cabinet de toilette, & me dit en ſouriant : Ah ça, Mademoiſelle, nous avons aujourd'hui à dîner un jeune & aimable Seigneur Anglois qui, je crois, mettra votre indifférence à une rude épreuve. Ne vous déſeſpérez cependant point d'avance; qui ſait l'effet que ce joli petit minois,

ce ſourire enchanteur, produiront ſur ſon ame ?

Je ne ſais comment il ſe fit que ce jour-là je mis plus de ſoin à me parer, à faire valoir le peu de charmes que j'avois reçus de la nature, que je n'avois fait juſqu'alors. Si mon miroir, ou mon amour-propre, ne me trompa point, je crus avoir tiré un aſſez bon parti de ma toilette. En entrant dans la ſalle de compagnie, je ſentois mon cœur palpiter de joie, d'eſpérance. Le Comte me fit un ſigne malin, mit la main ſur ſon cœur, regarda le ciel, feignit de ſoupirer ; enfin je ſentis parfaitement ce qu'il vouloit dire ; & mortifiée de me trouver une doſe de vanité auſſi conſidérable, je rougis un peu : mais un domeſtique entrant dans le même moment, annonça le Marquis de C***. Le Comte, l'ayant préſenté à ſa femme, lui dit que j'étois ſa fille adoptive. De ma

vie je ne fus auſſi décontenancée : mon embarras s'accrut encore de nouveau, par les regards curieux du jeune Milord. J'eus beaucoup de peine au dîner à faire les honneurs de la table. Cet aimable étranger occupoit ſeul toute mon attention ; & les remarques malignes du Comte augmentoient ma maladreſſe. Il me demanda pluſieurs fois, ſi je me trouvois incommodée ; j'eus beau l'aſſurer que je me portois bien, il réitéra encore la même demande. Heureuſement les carroſſes vinrent enfin nous chercher pour nous conduire à l'Opéra, ce qui me donna un peu de relâche, en me ſouſtrayant à l'attention curieuſe du Comte, qui ſembloit réſolu de me punir de mon ancienne indifférence. Je crains de vous ennuyer, ma chere amie, par un détail auſſi circonſtancié, mais je compte ſur votre complaiſance. J'éprouve encore un reſte de ſatis-

faction à retracer mes premieres entrevues avec mon bien-aimé Williams. Depuis cet instant, il fut très-assidu à me faire sa cour; il me suivoit à toutes les assemblées, étoit toujours le premier que je rencontrois à chaque spectacle. Nous semblions ne vivre que dès le moment que nous nous trouvions ensemble. Il connoissoit le mystère de ma naissance, & l'état de dépendance où je me trouvois; mais cela n'avoit fait aucune impression sur un amant aussi généreux : son cœur étoit supérieur à tout sentiment d'avarice & de foiblesse. Notre amour étoit pur & désintéressé; nos ames formées l'une pour l'autre: aussi nos cœurs sympathiserent dès le premier moment que nous nous vîmes. Nous goûtions depuis trois mois les douceurs d'un amour vertueux & réciproque, lorsque le Marquis, impatient de se lier à moi par

les plus tendres nœuds, écrivit à son pere, pour obtenir un consentement dont il se croyoit certain; mes généreux protecteurs ayant déclaré leur intention de me faire leur seule & unique héritiere. Enfin arriva cette réponse si long-tems desirée. Mais, juste Ciel ! qui pourroit rendre mes sentimens en la recevant des mains de la Comtesse, qui me la remit de la part de mon tendre amant, qu'elle m'apprit être incommodé au point de ne pouvoir me l'apporter lui-même : elle ajouta que son mari étoit allé le voir. Mon cœur à ces mots prévit son infortune : j'ouvris d'une main tremblante cette lettre fatale, où je lus ce qui suit, ou plutôt je ne fis que la parcourir ; car avant de finir, je perdis connoissance. Le Duc s'y opposoit formellement au mariage de son fils avec une étrangere ; il lui ordonnoit de partir aussi-tôt pour

Londres, où il avoit engagé sa main à une riche héritiere de la plus haute naissance : il finissoit en lui demandant, pour premiere preuve de son obéissance, de rompre toute espece de liaison avec moi.

Je passai tout ce jour, & la nuit qui suivit, dans les larmes. Mon amant vint le lendemain ; mais, que je le trouvai changé ! Son teint étoit flétri, sa contenance n'étoit plus la même ; il me sembla pâle, abattu, en entrant dans ma chambre. Je me levai, & affectant un air de fermeté, je le priai de s'asseoir. Je lui dis alors que puisqu'il falloit nous séparer, j'espérois qu'il voudroit bien consentir à ce que cette entrevue fût la derniere ; mon attachement pour lui étant trop pur & trop raisonnable, pour vouloir le détourner du sentier pénible de la vertu. Je le conjurai de tâcher de m'arracher de sa mémoire, & d'obéir

à celui de qui il tenoit la vie, en époufant mon heureufe rivale. Je le preffai de me rendre mon portrait, qu'il portoit toujours fur fon cœur, puifqu'il ne pouvoit plus fervir qu'à accroître fon affliction, ou exciter la jaloufie de fa femme, fi elle venoit à le découvrir. J'avoue que ces confeils coûterent beaucoup à mon cœur; qu'ils furent accompagnés de trouble & d'interruption; que je ne pus même finir fans répandre des larmes. Le Marquis fe jettant alors à mes genoux, fe fervit des expreffions les plus fortes que puiffe infpirer l'amour le plus tendre, fit tout ce qu'il put pour calmer ma douleur, quoiqu'il eût autant befoin de confolation que moi-même. Enfin il me preffa d'accepter fa main, avant qu'il ne quittât la France; jurant folemnellement qu'il n'étoit point de pouvoir fur la terre qui pût le contraindre à époufer une

autre femme. Voyant que je refusois positivement ses offres, il résolut d'écrire au Duc son pere ; de lui mander sa répugnance pour le mariage qu'il lui proposoit, & sa résolution de ne point quitter la France qu'il n'eût uni son sort au mien d'une maniere irrévocable. Cette lettre partit avec une autre du Comte de Davenport, qui offroit de faire pour moi tout ce que l'affection & la tendresse paternelle auroient pu lui suggérer pour sa propre fille. Les réponses à ces deux lettres furent un refus honnête pour le Comte, & un autre plus formel pour le Marquis, qu'il informoit de son départ pour Paris, où il espéroit arriver aussi-tôt que sa lettre.

Mon aimable Williams redoubla alors ses instances ; il me somma de remplir ma promesse. Ceux qui me tenoient lieu de parens y donnant

leur consentement, ne voyant d'ailleurs rien de contraire à la délicatesse dans une démarche approuvée de gens aussi respectables; je me rendis, & consentis que le Marquis s'adressât au Chapelain de l'Ambassadeur d'Angleterre, avec lequel il étoit étroitement lié, pour nous donner la bénédiction nuptiale; & de crainte de l'arrivée de son pere, il fut arrêté que la cérémonie auroit lieu le lendemain. Fatale journée! mystère affreux! Mon cœur se déchire; je ne puis en dire davantage. —— Je viens de me prosterner aux pieds de l'Éternel, & le prier de me donner la force d'achever cette terrible histoire.

Le Ministre prononçoit les derniers mots de la bénédiction, lorsqu'un homme, les cheveux épars, l'horreur, le désespoir peints sur le visage, entra précipitamment; c'étoit le Duc.

Mon époux me prit auſſi-tôt par la main, & nous tombâmes l'un & l'autre aux genoux de ſon pere : il le conjura de lui accorder ſon pardon, & de nous bénir ; mais ce pere infortuné étoit hors d'état de lui répondre ; il ſembloit pétrifié, & ne put que balbutier ce peu de mots : *Tous deux, oui tous deux mes enfans — le frere.* — Le mot de ſœur expira ſur ſes lèvres. La nature étoit épuiſée ; il tomba ſans connoiſſance. Mon époux courut au ſecours de ſon reſpectable pere. L'agitation de mon eſprit me fit tomber à mon tour en défaillance. Le pauvre Williams éperdu voyoit à ſes côtés les deux perſonnes qui lui étoient les plus cheres au monde ; toutes deux ſans mouvement, dans un état déplorable. On tranſporta le Duc dans un lit, où ayant recouvré ſes ſens, il s'appuya ſur ſon oreiller, & écrivit la lettre ſuivante.

*Au Marquis de ***.*

» Comme je me ſens dépérir, &
» que j'ignore le tems qu'il plaira au
» Tout-Puiſſant de prolonger ma
» vie, je dois tâcher, tandis que je
» le puis encore, de réparer, autant
» qu'il m'eſt poſſible, le tort que vous
» a fait un malheureux pere. Quel-
» que pénible & humiliant que ſoit
» le récit de mes crimes, c'eſt cepen-
» dant le ſeul moyen qui me reſte
» de vous ſauver de l'abîme de deſ-
» truction dans lequel vous êtes prêt
» à tomber. Je ſubis donc mon ſort
» ſans murmure. Mon mariage avec
» votre mere, mon fils, fut une
» union d'intérêt, & non d'amour.
» Vous fûtes le ſeul fruit que nous
» en eûmes, pendant deux ans que
» nous habitâmes enſemble. Au bout
» de ce tems, je quittai l'Angleterre
» pour aller voyager dans les diffé-

» rentes Cours de l'Europe. La Du-
» chesse me proposa de m'y accom-
» pagner; mais quoiqu'aimable, elle
» n'avoit aucune part à mon amour;
» aussi lui fis-je mille objections
» frivoles; & comme elle étoit d'un
» caractère peu défiant, elle me
» laissa partir sans elle. Je traversai
» d'abord la France, & me rendis
» en Italie, où je fis connoissance
» avec la fille d'un gentilhomme;
» elle se nommoit Adélaïde. Nous
» éprouvâmes l'un pour l'autre une
» douce sympathie, qui en peu de
» tems se changea en une passion
» très-vive. Cependant la langue
» empressée du public ne tarda
» pas à l'informer de la duplicité
» de ma conduite, en lui appre-
» nant que j'étois marié d'avance;
» que j'avois une femme respectable
» & pleine de mérite à Londres.
» Aussi-tôt que je retournai à son

» couvent, pour lui faire ma cour;
» elle me raconta ce qu'elle venoit
» d'apprendre. Je traitai d'abord la
» chose de fausse nouvelle, inventée
» par mes ennemis pour me perdre
» dans son esprit; mais cette aimable
» fille ne fut pas la dupe de cette
» défaite : elle lut la vérité de ce
» que je voulois lui cacher dans l'air
» d'embarras répandu sur mon visage;
» elle refusa de me voir davantage à
» la grille Mais pour ne pas vous
» tenir en suspens, il suffit de vous
» dire qu'à la fin l'amour l'emporta
» sur la prudence. Je jurai d'aban-
» donner mes parens, mon pays; &
» comme il y auroit eu de l'impru-
» dence à nous de rester en Italie,
» je l'engageai à venir habiter la
» France. Je pris le Ciel à témoin
» que je la regarderois toujours
» comme mon épouse légitime, &
» que je consacrerois le reste de ma

» vie à lui faire oublier les avantages
» auxquels elle renonçoit en ma fa-
» veur. J'épuiſai toute l'éloquence
» de l'amour, pour engager cette
» fille trop crédule à me ſuivre ;
» j'y réuſſis ſi heureuſement, qu'en
» moins d'un mois nous étions déjà
» établis dans une petite maiſon que
» j'achetai dans les environs de Fon-
» tainebleau. Nous vécûmes ſix mois
» enſemble dans cette agréable re-
» traite. Enfin, las d'une vie ſolitaire
» ſi peu conforme à mon goût pour
» la diſſipation & les plaiſirs, raſ-
» ſaſié d'ailleurs par la poſſeſſion,
» je réſolus, en vrai ſcélérat que
» j'étois, d'abandonner la gentille
» Adélaïde, la laiſſant maîtreſſe
» d'une ſomme conſidérable & de la
» maiſon que je lui avois donnée
» d'avance. Cette fille infortunée
» étoit alors fort avancée dans ſa
» groſſeſſe ; mais mon cœur étoit

» tellement endurci par l'usage de
» la séduction, que l'humanité n'y
» trouvoit plus d'asile. Je conclus,
» en vrai libertin, qu'un autre s'en
» feroit aimer de même : le peu
» d'inquiétude ou de souvenir qui
» m'en resta fut bientôt étouffé par
» la dissipation de ma vie.

» Environ un an après mon retour
» en Angleterre, la santé de votre
» mere se trouvant tout-à-fait dé-
» rangée, on lui conseilla de passer
» dans les provinces méridionales de
» la France : je l'y accompagnai.
» En arrivant dans ce royaume, la
» curiosité me porta à envoyer un
» de mes gens à Fontainebleau s'in-
» former de ce qu'étoit devenue ma
» belle Italienne. Il m'apprit à son
» retour qu'elle étoit morte en cou-
» che ; que la Comtesse de Daven-
„ port avoit pris son enfant sous sa
„ protection, & avoit pour lui toute

„ la tendresse d'une mere. Il n'en
„ fallut pas davantage pour satisfaire
„ le peu de sentimens d'humanité
„ que j'avois alors : d'ailleurs je me
„ rappellois parfaitement l'amitié
„ intime qui avoit toujours régné
„ entre ces deux femmes jusqu'au
„ moment où j'avois fait cesser leur
„ commerce épistolaire ; ainsi ma
„ confiance en la générosité des sen-
„ timens de la Comtesse ne me
„ laissoit pas la moindre inquiétude
„ de sa tendresse & de ses soins
„ pour cet enfant de sa malheureuse
„ amie.

„ Dieu seul sait les remords que
„ j'éprouve au souvenir de mes
„ crimes : ce qui ajoute encore au
„ trait cruel dont je me sens dé-
„ chirer, c'est l'abîme de malheur
„ où j'ai plongé moi-même mes
„ enfans par mes folies impardon-
„ nables. Si la honte n'avoit retenu

„ ma plume, ma réponse à votre
„ premiere lettre, mon fils, eût été
„ un plein & sincere aveu de mes
„ crimes : mais quand je considere,
„ mon cher Wiliams, qu'un moment
„ de plus alloit te couvrir, ainsi que
„ ta malheureuse sœur, de honte &
„ d'infamie, je frissonne d'horreur;
„ toute ma raison m'abandonne.

„ O mon fils ! ô ma fille ! mes
„ chers enfans, que je chéris si ten-
„ drement l'un & l'autre ! pardonnez
„ au repentir d'un pere mourant ; ne
„ maudissez pas sa mémoire. Et toi,
„ sur-tout, ombre de ma chere
„ Adélaïde ! toi que j'ai trahie si
„ indignement, dont j'ai ravi l'inno-
„ cence, ne t'éléve pas en jugement
„ contre ton séducteur infame. J'ai
„ confiance en la bonté infinie d'un
„ Dieu plein de miséricorde ; il dai-
„ gnera encore, j'espere, recevoir
„ mon sincere repentir. Adieu, mes

„ enfans ; mes forces ſont épuiſées :
„ recevez la bénédiction d'une pere
„ qui deſcend au tombeau en pleu-
„ rant amèrement ſes crimes.

L ***

La lettre touchante que je viens de vous tranſcrire , ma chere Laure, étoit remplie d'interruptions & de ratures. Le choc que mon malheureux pere éprouva en l'écrivant étoit trop violent pour un homme de ſon âge : la nature y ſuccomba. Quelques heures après elle termina ſon exiſtence.

Mon cher Wiliams & moi nous fûmes plus de huit jours tout-à-fait hors de nous-mêmes. Heureux intervalle! qui ſuſpendit l'horreur de notre ſituation déplorable, & nous empêcha de la ſentir. Mon malheureux frere fut le premier qui recouvra l'uſage de ſa raiſon : il ſe fit conduire dans

mon appartement, pour y recevoir, disoit-il, les derniers soupirs de sa chere Élise. Il jura de me suivre au tombeau, ordonna qu'on mêlât ses cendres avec les miennes. Il resta dans cet état de désespoir jusqu'à ce qu'il plût au Tout-Puissant de m'ouvrir les yeux, & de me faire voir ma misere. Le retour de ma raison me montra ce cher frere, plein de la plus tendre inquiétude, aux pieds de mon lit, attendant dans un morne silence l'extinction ou le renouvellement de ma vie. Il étoit changé au point qu'il n'étoit plus que l'ombre de lui-même. L'air d'effroi que je vis sur sa figure, faillit me faire retomber en foiblesse ; mais la joie extravagante de ce jeune homme infortuné me pénétra de frayeur, & me fit voir le danger de notre situation. L'idée d'inceste se présentant en même-tems à mon esprit, je le repoussai avec

horreur. Il eſt impoſſible de vous exprimer l'effet douloureux que cela fit ſur lui. Permettez-moi de tirer le voile ſur le reſte d'une ſcène auſſi déſolante, & d'abréger la fin de cette hiſtoire déplorable.

Mes bienfaiteurs exigerent que nous nous ſéparions l'un de l'autre. Il eſt inutile de vouloir vous exprimer combien ce moment fut terrible. Votre cœur tendre & compatiſſant peut ſeul vous le faire comprendre. Mon frere, après m'avoir recommandée mille fois à leurs ſoins, partit le poignard dans le cœur, & retourna en Angleterre.

Le Comte & ſon épouſe jugeant que tout commerce entre nous ne pouvoit que nous être préjudiciable, s'oppoſerent fortement à ce que nous nous écrivions, juſqu'à ce que le tems eût effacé en nous le ſouvenir d'une paſſion illégitime.

Je leur demandai instamment la permission de me retirer dans un monastere, pour y cacher mes malheurs aux yeux d'un monde plein de méchanceté & de malice ; mais ce fut inutilement. Mon frere avoit obtenu d'eux, avant de partir, qu'ils s'opposeroient à un aussi grand sacrifice ; c'est ainsi qu'ils regardoit ma retraite dans un couvent.

Je menai une vie languissante pendant plus de deux mois que je passai à Montpelier, où mes généreux protecteurs m'avoient menée, pour éprouver si l'air n'y pourroit rien en ma faveur ; car on me voyoit dépérir à vue d'œil. Mais quel est l'air qui puisse guérir un esprit affligé, abattu ? Les élémens n'ont aucune influence sur les maladies de l'ame. La Comtesse voulant cependant tenter tous les moyens possibles de conserver ma misérable vie, consulta ce qu'il y

avoit de plus habiles Médecins dans cette ville. Tous furent d'avis d'éprouver si le séjour des Isles d'Amérique ne me feroit pas plus favorable. En conséquence, on m'envoya à Madere, où mes protecteurs avoient un parent : ils m'y eussent accompagnée eux-mêmes, si mon aimable Comtesse ne se fût trouvée trop incommodée pour pouvoir supporter la mer. Notre séparation fut tendre & touchante ; mais j'avois survécu à une autre bien plus cruelle. — O mon frere ! — O Ciel ! pardonne la foiblesse de ta servante. — Une femme qui avoit été ma nourrice fut choisie, ainsi que son mari, pour m'accompagner & me servir en route. Nous arrivâmes, après une heureuse traversée, chez M. Fontaine à Madere. J'y fus reçue avec la plus grande tendresse de sa part, & de celle de sa famille. Je tâchai de prouver à sa femme la

néceſſité où je me trouvois de prendre le voile ; & comme elle étoit fort dévote, je n'eus pas de peine à l'y faire conſentir. Elle m'avoua qu'elle regardoit mes infortunes comme un coup du Ciel, qui m'avertiſſoit de ſacrifier le monde à Dieu ; que c'étoit le ſeul moyen d'effacer les fautes de ma mere. Cette liberté, celle dont elle uſoit en me parlant de mon pere, qu'elle appelloit hérétique, me fit beaucoup de peine, & m'occaſionna ſouvent des larmes, quand je me trouvai ſeule. Hélas ! je les devois à leur mémoire.

Environ un mois après mon arrivée à Madere, je trouvai moyen d'éluder la vigilance de ma nourrice, & avec l'aide de Madame Fontaine, je fus reçue dans ce couvent. J'y attends avec réſignation l'heureux moment qui me délivrera du fardeau qui m'oppreſſe ; je ſens que le terme n'en ſera pas long. J'ai ſouvent l'image de mon

frere devant les yeux. Je ne sais ce qu'il peut être devenu depuis notre séparation. Le seul vœu que je forme maintenant, est que mes tristes restes soient portés en Europe, pour y être enfermés avec les siens dans un même tombeau. J'ai écrit à ce sujet à ma chere Comtesse ; j'ose espérer qu'elle m'accordera cette derniere grace. Je suis plus mal actuellement que je n'ai jamais été : mes forces sont presque totalement épuisées ; la nature fait un dernier effort pour ranimer en moi un reste de vie. Encore un instant, & je ne serai plus. Adieu, ma chere amie, conservez-moi une place dans votre cœur, un souvenir dans vos prieres. Que la Providence vous comble de bienfaits, verse sur vous ses bénédictions, qu'elle veille à votre bonheur ; ce sont les vœux fervens de l'infortunée

ÉLISE.

LETTRE CINQUIEME.

De la Grenade.

Miss Levison à Miss Bing.

LE lendemain du jour que je reçus la lettre de l'infortunée Élise, je quittai le séjour délicieux de Madere. Je priai, avant de partir, une jeune personne, nommée Miss Soley, de me donner fréquemment des nouvelles de la santé de cette belle mourante; à quoi elle m'a promis de ne point manquer.

Nous arrivâmes ici les premiers jours de Septembre; je descendis à terre sans avoir éprouvé les mêmes frayeurs que dans ma premiere traversée. Nous montâmes à cheval, & nous nous rendîmes à l'habitation de mon pere, escortés de plusieurs des prin-

cipaux habitans de l'Isle, qui étoient venus au-devant de nous. Tous nos esclaves, ayant appris notre arrivée, s'étoient assemblés devant la porte pour nous recevoir, & nous faire fête. Ils témoignerent beaucoup de joie de revoir leur jeune Missey ; c'est ainsi qu'ils me nommerent. Quant à moi, il me fut impossible d'en reconnoître aucun, puisque j'avois à peine quatre ans quand je m'embarquai pour l'Angleterre. Vous ne sauriez vous imaginer un tableau plus pittoresque que de voir votre amie entourée de deux ou trois cens personnes, de tout sexe, de tout âge, de toutes couleurs, qui lui exprimoient d'une maniere, qui quoique ridicule n'en étoit pas moins sincere, le plaisir que leur causoit son retour. Cette scène babylonienne m'étonna beaucoup ; je ne fus pas fâchée d'en être délivrée, pour me retirer dans mon appartement, où

la fatigue de mon voyage & l'agitation de cette journée procurerent à mes ſens un repos délicieux, un ſommeil agréable. Le lendemain à mon réveil, ma vue fut enchantée du coup d'œil charmant de nos environs. Notre maiſon eſt bâtie ſur le revers d'une montagne, qui domine une vaſte plaine, au bas de laquelle ſont deux Villes, l'une nommée Lamarque, l'autre la Baie. Je diſtinguois parfaitement le port & les vaiſſeaux qui y étoient. De l'autre côté, on voyoit une multitude de bois, de canaux, variés de mille manieres différentes, embellis de pluſieurs jolies habitations, de diſtance en diſtance. Cette Iſle abonde en fruits, qui y ſont auſſi bons que magnifiques. On y trouve auſſi des troupeaux nombreux, de toutes ſortes d'eſpeces; mais on y mange rarement du bœuf & du veau, à moins que quelque propriétaire n'en

tue un de ceux qui servent à son usage : en pareil cas, une longe de veau, ou un alloyau, est regardé comme un présent de la premiere importance. Les habitans de la Grenade poussent l'hospitalité jusqu'à la folie : ils donnent dans un luxe, dans une prodigalité, qui surpassent leur revenu, ce qui, joint à la perte des Negres, des bestiaux, aux banqueroutes fréquentes, à mille autres dépenses voluptueuses ou inutiles, réduit en peu de tems les plus riches planteurs à la misere.

Nous avons ici plusieurs familles Françoises qui sont venues s'établir parmi nous. C'est une excellente acquisition pour un pays où peu de Dames Européennes viennent faire leur résidence : je ne crois pas du moins qu'on puisse appeller de ce nom les Angloises de cette Isle; car à trois ou quatre près, toutes les autres ne

font que le rebut de l'Angleterre, l'Écoſſe & l'Irlande.

Notre famille eſt une des ſeules qui vivent avec les François, dont je trouve la ſociété très-agréable : ils ſont gais, aimables, obligeans ; ils ſont leur unique étude d'amuſer & de plaire : je ne m'inquiète que fort peu s'ils y mettent beaucoup de ſincérité, ſachant que cela n'eſt point dans leur caractère. Et dans le vrai, la tromperie en ce genre eſt une eſpece de monnoie qui maintenant a cours parmi toutes les nations policées de l'Europe ; car quiconque ſe flatteroit de trouver un ami dans chacun de ceux qui l'accablent de proteſtations, feroit le pendant du pauvre David Simple, dont la bonne foi étoit devenue le jouet de tout le monde. Quant à moi, je vois la diſſimulation ſi généralement établie, les hommes ſi pro-

digues de complimens, de félicitations, de protestations d'amitié, qu'il m'en coûte pour ne pas rire au nez de ceux qui ne cessent de s'épuiser à me dire mille choses tendres & honnêtes : l'air riant & gracieux avec lequel je les écoute, passe dans leur esprit pour un effet du plaisir que j'y prends, & de mon goût pour des flatteurs qui n'excitent que mon mépris, en cherchant à me persuader ce qu'ils ne croyoient pas eux-mêmes. Qu'il est bien peu de personnes dans le monde qui connoissent la juste étymologie de ce mot d'amitié, qu'ils profanent sans cesse ! Le sens de ce mot est si étendu, que peu sont en état de le définir, beaucoup moins encore de le sentir :

Non jamais l'amitié ne sauroit être extrême.
L'un se livre à l'amour, l'autre au ressentiment :

Chacun ſuit ſes paſſions, mais pour ſoi ſeulement.

L'ami ne vit, n'agit que pour celui qu'il aime.

Vous ſeule, ma chere Cecile, avez un eſprit capable d'éprouver ces nobles ſentimens, un cœur ſuſceptible d'en goûter tous les charmes. Mais en voilà bien aſſez ſur cette matiere : j'apprends qu'il arrive un vaiſſeau ; je ne cacheterai donc pas ma lettre que je ne ſache s'il m'apporte de vos nouvelles. ——

Je viens d'en recevoir, ainſi que je m'y attendois. Votre deſcription de l'étourderie de Charlotte Bruce m'a beaucoup amuſée : c'eſt vraiment une aimable fille, dont le cœur eſt excellent, malgré ſa vivacité & ſon penchant à la ſatyre, qui font que tout le monde ne lui rend pas juſtice. Dites-lui mille jolies choſes de ma part, & que j'eſpere que le

mariage fera un bon effet fur fon efprit, en la rendant plus grave.

Vous ne fauriez croire combien je m'intéreffe au fort de la pauvre Henriette Sidney; je l'aime réellement: elle eft fi douce, fi compatiffante, que le défordre de fa mere doit affecter vivement un caractere auffi fenfible. Mais les divorces deviennent fi communs en Angleterre, que je m'attends à voir, avant peu, abolir jufqu'au nom même du mariage. Je voudrois cependant qu'on punifle févèrement l'adultère; cela rendroit peut-être ce crime un peu plus rare. Il faudroit que les hommes foient foumis à la même peine; car ils font ordinairement les premiers coupables. Notre Parlement, qui a fait tant de loix contre les abus, n'auroit pas dû oublier le principal. Voyez fi les jeunes gens aujourd'hui ont d'autre occupation que celle de féduire notre

pauvre ſexe, de lui faire prendre en averſion celui qu'on lui ordonne de regarder comme ſon ſeigneur & maître. Mais puiſque ce ſont les hommes qui font les loix, ce ſeroit duperie à nous de nous flatter qu'ils préféreront le bon ordre & le bien être de la poſtérité à leur intérêt perſonnel. N'admirez-vous pas mon audace, ma chere amie, & à quel point j'oſe m'égarer, juſqu'à abaiſſer ce ſexe noble & dominant, le ſoumettre à la critique d'une femme? Je confeſſe donc avec humilité ma trop grande préſomption, & me contente de me dire votre meilleure amie

LAURE LEVISON.

P. S. Je reçois à l'inſtant une lettre de Miſs Solley, que je joins ici pour que vous la liſiez vous-même. Vous y verrez que la pauvre Éliſe a terminé ſa triſte carriere.

LETTRE SIXIEME.

Madere.

Miſs Solley à Miſs Levison.

JE ſaiſis, ma chere Miſs, avec le plus grand empreſſement cette occaſion de remplir la promeſſe que je vous ai faite avant votre départ de Madere. Plût au Ciel que j'euſſe des nouvelles plus agréables à vous apprendre ! J'ai été différentes fois au couvent de *** m'y informer de la ſanté de la jeune Religieuſe à laquelle vous preniez un intérêt ſi tendre : je ne pus jamais la voir ; j'appris ſeulement d'une de ſes comp gnes qu'elle gardoit la chambre, & qu'on craignoit beaucoup de ne plus la conſerver long-tems ; que ſes forces ſembloient épuiſées, & ſa mort très-prochaine.

prochaine. Mes visites réïtérées, mes questions multipliées ne purent jamais me procurer de réponse plus consolante. Je différai quinze jours à y retourner, dans l'espérance d'en obtenir une plus favorable. La Religieuse qui vint me recevoir alors, avoit les yeux humides comme si elle eût pleuré. Je n'eus pas plutôt nommé Élise, qu'elle ne put retenir ses larmes. Je l'interrogeai une seconde fois, & elle me répondit en sanglotant qu'elle n'étoit plus de ce monde. Un marbre froid & silencieux va couvrir pour jamais, me dit-elle, ses chagrins & ses infortunes. Sa mort fut comme sa vie, un modèle de résignation parfaite. La sœur Élise a demeuré peu de tems parmi nous; mais sa conduite exemplaire, son caractère doux, obligeant, son zèle, sa fervente dévotion, lui ont gagné l'estime, le cœur, &

procuré les prieres de toutes ſes compagnes. Elle expira hier ſoir ſans ſe laiſſer aller à la moindre plainte. Aucune de nous n'a pu la voir mourir ſans pleurer amèrement : un ange ſouffrant n'eût pas excité des regrets plus ſinceres. Elle m'a dit auſſi que les parens de la défunte s'employoient vivement pour obtenir la permiſſion de tranſporter ſon corps en Europe. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour vous obéir, en vous informant exactement de tout ce qu'il m'a été poſſible d'en apprendre. Je ſuis mortifiée de ne pouvoir vous mander rien de plus ſatisfaiſant ; mais le chagrin de cette jeune infortunée n'étoit pas de nature à admettre de conſolation : la mort étoit la ſeule qui pût lui être agréable.

La belle Éliſe peut être nommée, à juſte titre, une fille de douleur.

Quoique je n'eusse pas l'avantage d'être dans la confidence de cette aimable Religieuse, sa mort prématurée ne m'en a pas été moins sensible. La jeunesse, l'innocence, la beauté, la candeur, ont été enlevées à la fleur de l'âge. Que deviendra son malheureux frere ? Infortuné jeune homme ! ton sort est vraiment déplorable. Le tombeau est maintenant le seul asile qui te reste. La situation de ce pauvre Marquis me perce le cœur ; je ne puis écarter de mon esprit le triste sort de ce couple aimable. Ce souvenir empoisonne mes plaisirs, me rend la société insupportable. Mes larmes coulent malgré moi, & de peur qu'elles ne vous communiquent les idées affligeantes qui m'obsédent, je finirai en vous souhaitant tout le bonheur dont ce monde périssable est susceptible, & vous priant de croire

que Mifs Levifon n'a point d'amie plus tendre, plus fincere que fa très-humble, &c.

COROLINA SOLLEY.



LETTRE SEPTIEME.

De la Grenade.

Miss Levison à Miss Bing.

Votre Laure, ma chere, se dérobe au bruit, au tulmulte du monde, pour s'entretenir amicalement avec son aimable Cecile : notre commerce épistolaire est le plus doux charme de ma vie. Le cercle nombreux & brillant dans lequel je me trouve continuellement engagée, s'accorde mal avec mon goût décidé pour les plaisirs tranquilles de la campagne & de la retraite. Cette maison fourmille tellement de visites, que j'y trouve à peine le tems de réfléchir ; j'y suis excédée d'une conversation futile & sans relâche. J'ai été obligée aujourd'hui de feindre

une migraine pour m'échapper au moins une fois à une partie de jeu fort ennuyeuse.

La fraîcheur paisible de cette soirée est délicieuse : la nature sourit à tout ce qui m'environne ; je suis maintenant assise sur un rocher, au sommet d'une montagne qui me procure une vue charmante. J'ai pour table mes genoux : je suis entourée, d'un côté, d'allées de pins, de tilleuls, d'orangers ; de l'autre, d'une multitude de cannes de sucre. La douce mélodie des chantres aîlés de la nature, le tendre gémissement des tourterelles & des colombes, le murmure imposant d'une superbe cascade, enivrent mon ame d'une joie inconnue partout ailleurs. J'ai donné à ce lieu le nom de Bosquet-d'orangers. Mon intention est d'y faire construire un petit pavillon, pour y placer mon forté-piano, ma bibliothèque, mes

peintures, ma cassette à écrire ; bien résolue de ne jamais y admettre que ceux qui auront le même goût que moi pour la retraite. Ce lieu sera consacré à mon avancement, & à me former aux vertus que j'admire dans ma chere Cecile.

L'arrivée soudaine & imprévue de M. Montague vient de m'interrompre. Il étoit à mes côtés avant que je m'en apperçusse. — Qu'écrivez-vous donc ici, ma chere Miss, me dit-il; quel est l'heureux objet qui occupe votre plume ? Mais je crains de vous déranger. — Aucunement, Monsieur. — Il s'assit alors à mes pieds. — J'écrivois, Monsieur, à une amie qui vous saura sans doute bon gré de m'avoir interrompue ; car elle se seroit ennuyée de mon griffonnage. Mon esprit ne me dictoit aujourd'hui que des réflexions sérieuses. — Peut-être, Miss, me dit-il, en me prenant la

main. — Il hésita alors, & n'osa en dire davantage. — Peut-être, disiez-vous, Monsieur? — Peut-être, voulois-je dire, Miss, votre cœur s'occupe-t-il de quelque jeune homme aimable, que ce vaste Océan tient éloigné de vous? — En vérité, Monsieur, vous avez deviné juste : mes yeux cherchent en effet avec empressement un objet au-delà de ces mers; mais cet objet n'est pas de votre sexe. Quel qu'il soit, s'écria-t-il, il n'en est pas moins heureux de posséder un cœur aussi inestimable ! Cette conquête lui fera mille envieux; il fera la jalousie de tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître. Mais, n'en est-il point dans ce pays qui puisse se flatter de le partager? Il est fait certainement pour éprouver ce que l'amour a de plus tendre. Il soupira en achevant ces mots. — Vous soupirez, M. Montague; j'ai

bien peur que ce petit Dieu aveugle & malin n'ait occasionné quelque trouble dans votre ame. Quant à moi je ne le crains aucunement ; je brave sa puissance. Je crois cependant que nous ferons bien de rejoindre la compagnie, qui peut-être s'étonne de notre absence. En rentrant, je rencontrai mon pere, qui me demanda d'où je venois ; il me dit que toutes nos Dames étoient surprises, & même fâchées de ce que je leur avois faussé compagnie : en effet, elles ne m'apperçurent pas plutôt qu'elles me plaisanterent sur mon goût pour la solitude : elles conclurent que si mon cœur n'y étoit pour rien, je ne préférerois pas une retraite isolée à une société agréable, au jeu nouvellement à la mode. Un certain M. Boswell, qui, à la mine, me paroît un fort honnête homme, s'avançant alors vers moi, avec la gravité d'un Puritain, me

demanda si je n'avois pas rencontré M. Montague. Pardonnez - moi, Monsieur, lui dis - je, je viens de le trouver dans l'antichambre ; il m'a même paru assez triste. Hélas ! reprit - il, le malheureux Strephon, quand il se précipita de son rocher, n'en avoit peut - être pas autant de raisons que lui. — Vraiment, Monsieur. En vérité il doit vous être obligé du tendre intérêt que vous prenez à ce qui le regarde. Mais le voici. — M. Montague, il paroît que M. Boswell est singuliérement inquiet sur votre compte ; il s'informoit particuliérement de vous ; je lui ai dit que je vous avois rencontré en passant dans l'antichambre : à présent c'est à vous à lui rendre compte de votre absence. Je suis toujours prêt, Miss, à faire tout ce qu'il vous plaît m'ordonner ; mais j'ai cru pouvoir m'absenter sans déranger personne.

Je me ſentois une légère peſanteur ſur l'eſtomac ; j'ai cru qu'un peu d'exercice étoit plus propre à la diſſiper, qu'une grave & froide partie de wisk. — Votre promenade, mon cher, reprit alors Boſwell, vous a sûrement été fort avantageuſe ? En tout cas, interrompit une jeune Françoiſe, Madame Blondeau, je trouve qu'il a pris le bon parti. Comment va maintenant la ſanté, mon cher? Beaucoup mieux, mon aimable Avocate, répondit-il en lui baiſant la main — Mais ne vous êtes-vous pas trop fatigué, Monſieur? — Non, Madame; je ne me ſuis pas éloigné; j'ai été jouir de la vue de ce que la nature a de plus beau, ſous un berceau de verdure. — C'eſt un endroit délicieux, n'eſt-il pas vrai, Monſieur; l'ombre y eſt on ne ſauroit plus agréable? — Oui, Madame, c'eſt un local enchanteur. — On interrompit notre conver-

ſation pour nous mettre au jeu : je jouai avec Montague, & notre partie dura juſqu'à l'heure de nous mettre à table. Au deſſert on me propoſa de chanter ; je fis beaucoup de difficultés ; enfin je chantai, *Lubin étoit un jeune Berger*, &c. M. Montague, qui a une très-belle voix, chanta, *Sous un berceau repoſe une aimable Bergère.* A une heure, chacun ſe retira dans ſon appartement ; quant à moi, n'y trouvant pas le ſommeil favorable, je reſtai levée, & repris la plume.

Vous me demanderez probablement quel'eſt ce jeune héros dont je vous entretiens depuis ſi long-tems, & qui a eu l'audace de venir m'interrompre impunément dans ma ſolitude : je vais vous le dire en peu de mots. Montague eſt un cadet de famille, dont la nobleſſe vaut beaucoup mieux que la fortune ; une lieutenance étant tout ce qu'il poſsède. Il

peut avoir vingt-deux ans ; il eſt fort bien fait ; ſa taille eſt au-deſſus de la médiocre : ſans pouvoir paſſer pour réguliérement beau, il y a dans tous ſes traits une fineſſe, une expreſſion qui donne de la grace à tout ce qui ſort de ſa bouche. Il eſt aſſez pâle ; ſes yeux ſont bleus, ombragés d'un beau ſoureil noir, parfaitement arqué; ſes dents blanches, bien rangées, ſon ſouris plein d'agrément & de douceur, fait que tous ceux qui cauſent avec cet aimable militaire, ſe laiſſent prévenir en ſa faveur, & ne peuvent lui refuſer leur admiration & leur eſtime : il eſt fort aimé dans ſon régiment ; ſes camarades en ſont beaucoup de cas ; ſes ſoldats le regardent comme leur pere. Enfin il eſt chéri de tout le monde.

Après avoir relu avec un peu plus d'attention ce que je viens de vous écrire, je commence à craindre, ma-

chere amie, que vous ne soupçonniez mon cœur d'avoir dicté cet éloge. Non, non, l'amour est une passion contre laquelle il est toujours en garde: les malheurs de la belle Élise l'ont fortifié contre toutes les attaques de ce petit traître. J'estime Montague; j'ai beaucoup d'amitié pour lui; mais mon cœur est encore à moi seule, ainsi vos soupçons lui feroient injure.

Mon pere a promis aux Dames de cette Isle de leur donner un bal, pour lequel nous faisons ici de grands apprêts: nous aurons tellement de monde chez nous la semaine prochaine, que je crains ne pouvoir trouver un instant de loisir pour m'entretenir avec ma chere amie; je lui enverrai toujours en attendant cette lettre par le premier vaisseau qui fera voile pour l'Europe, la priant de me croire, &c.

LAURE LEVISON.

LETTRE HUITIEME.

Miſs BING *à Miſs* LEVISON.

TE ſerois-tu enfin laiſſée prendre, ma chere Laure, ton cœur ſi fier juſqu'à ce moment, auroit-il enfin cédé au charme ſéduiſant d'une épaulette? Je crois, en vérité, que les uniformes n'ont été imaginés que pour la ruine de notre pauvre ſexe. Peut-être auſſi te fais-je tort par mes ſoupçons injurieux; & ce que tu reſſens pour Montague ſe borne-t-il à l'amitié & à l'eſtime. Non, non, Laure, tu cherches à t'abuſer toi-même. Un des premiers devoirs de l'amitié, eſt de montrer le péril à ceux qui s'y expoſent. Oui, ma gentille amie, je vois mille difficultés s'oppoſer à ta paſſion fatale. Le voile dont tu t'enveloppes n'eſt point aſſez épais pour te dérober aux

regards inquiets de l'affection qui m'anime. Ton empressement à nier les progrès que ce jeune homme a déjà faits dans ton cœur, est une preuve convaincante de ta tendresse. D'ailleurs ce goût si décidé pour la retraite est bien nouveau. Redouble donc d'attention, je t'en conjure, pour ne pas laisser pénétrer ce cruel conquérant plus avant dans ton ame.

Vous ne connoissez pas, ma chere, à combien d'inquiétudes & de chagrins vous allez vous exposer. Votre pere ne consentira jamais à votre union avec un homme, qui, quelqu'aimable qu'il soit, n'a que son épée pour toute fortune. Vous devez savoir que son caractère ferme, inflexible, ne vous pardonnera jamais le moindre écart contre la décence, ou contre l'autorité paternelle. Fuyez le danger, ne vous plongez pas vous-même un poignard dans le sein; ban-

niſſez de votre eſprit le trop aimable Auguſte. Je me flatte qu'il n'eſt pas encore trop tard pour que vous puiſſiez recouvrer votre ancienne indifférence. Je n'aime pas votre M. Boſwell ; mais comme je ne le connois point, je porte peut-être un jugement trop aventuré ſur ſon compte, c'eſt pourquoi je préfère n'en rien dire davantage.

Le mariage de Charlotte Bruce avec M. Seymour, s'eſt fait le mois dernier. Je lui ai rendu une viſite de nôces : je l'ai jugée très-ſatisfaite, & ſon mari fort amoureux. Ils m'ont fait promettre d'aller paſſer un mois avec eux à la campagne : Henriette Sidney doit être de la partie. Cette aimable fille ne ceſſe de me témoigner le tendre intérêt qu'elle prend à tout ce qui vous regarde. Elle voudroit ſavoir ſi vous avez deſſein de paſſer vos beaux jours ſous cette zône torride ; elle

admire votre intrépidité à vous expo-
ser de la forte parmi une race aussi peu sûre que vos vilains Nègres. A votre place, elle n'oseroit ni boire ni manger, de peur d'avaler quelque poison dans sa nourriture ou dans son breuvage. En vérité, ma chere, elle me communique quelquefois ses frayeurs; mais vous êtes, je le sais, au-dessus des préjugés vulgaires. Elle étoit avec moi lorsque je lus votre lettre contenant l'histoire de l'infortunée Religieuse. Les malheurs de cette belle souffrante nous arracherent des larmes, & ne nous permirent presque pas de goûter les douceurs de la plus belle soirée du monde. Lord Gray qui a fait construire un joli petit théâtre dans son parc, devoit y faire représenter la comédie de *la Femme jalouse*. Miss Sidney & moi nous étions du nombre des invités; Lady Gray avoit même voulu m'y faire jouer un rôle;

mais connoissant mon peu de capacité pour figurer sur la scène, je la refusai le plus honnêtement qu'il me fut possible.

Le spectacle fut magnifique, la compagnie nombreuse & brillante. Le goût que vous me connoissez pour le théâtre doit vous faire juger du plaisir que je goûtai à cette fête. Une Actrice nouvelle a paru cet hiver dernier à Drury-Lane; elle y a joué avec tant de succès, qu'on eût dit un soleil levant, dont les rayons éblouissoient tout le monde. Elle est suivie avec un empressement qui tient de la fureur; c'est maintenant l'étoile polaire de Londres. Ses enthousiastes ne craignent point d'assurer qu'elle est supérieure à Yates, Cransford & Young; & ce qui vous paroîtra singulier, c'est la même Mistriss Siddons, qui se présenta, il y a six ans, à Garrick, & qui

en fut refusée. On ne sauroit deviner quelle en fut la cause; car on ne peut nier que ce ne soit une Actrice admirable, qui rend le sentiment avec une expression à laquelle aucune femme, avant elle, n'a jamais pu atteindre. Ses attitudes, ses mouvemens semblent ceux de la nature; la sensibilité de son cœur paroît dans le moindre geste, dans chaque mot qu'elle prononce. Elle mérite à juste titre les éloges & les faveurs que les Directeurs & le Public lui prodiguent à l'envie. En un mot, Mistriss Siddons est maintenant le sujet principal de toutes les conversations de cette grande ville. Bon soir, ma Laure, je sens que les pavots du sommeil s'emparent des yeux de votre amie, & l'avertissent que la nature fatiguée a besoin de leur douce assistance, &c.

C. Bing.

LETTRE NEUVIEME.

Rose - Hill.

Le Lieutenant MONTAGUE *au Capitaine* YORK.

FOI d'homme d'honneur, mon cher York, je ne puis vivre plus long-tems dans une aussi cruelle incertitude. Vous connoissez l'extrême sensibilité de mon ame ; elle est faite pour goûter les délices du plus tendre amour ; mais elle est en même-tems d'une délicatesse inconcevable. Non, jamais femme, quelque belle & aimable qu'elle pût être, n'eût gagné mon cœur, si à ces qualités séduisantes, elle n'eût joint la sensibilité & les vertus, seules faites pour embellir son sexe. Vous êtes témoin vous-même que l'amour ne présida jamais à nos plaisirs sans être accom-

pagné des graces ; que nos transports, nos doux ravissemens, n'ont jamais fait rougir la vertu, ni forcé Minerve à se couvrir de son égide. Je vous ai déjà mandé dans une autre lettre (1), que je croyois avoir trouvé en Miss Levison toutes les excellentes qualités que l'homme le plus délicat puisse desirer. J'ajoutai qu'elle étoit aussi vertueuse, aussi aimable que belle.

Mais, mon cher Édouart, je n'ai pu vous peindre que la moindre de ses perfections ; son cœur est un modèle de douceur, de noblesse. Une ame tendre, compatissante, vertueuse, pleine de bonté, anime le corps charmant de cette fille ravissante.

---

(1) Cette lettre n'est point dans les Mémoires de l'Auteur.

Je n'entreprendrai point de vous rendre les diverses agitations de mon esprit en la voyant environnée de flatteurs & d'un nombre importun d'insignifians petits-maîtres. Un certain Boswell, entr'autres, homme de beaucoup de fortune, me cause les plus vives inquiétudes. Alarmé de ses assiduités, je suivis un jour mon aimable enchanteresse jusques dans sa retraite favorite, absolument résolu de lui déclarer mon amour, quoique je ne doutasse point que mes yeux, de tout tems interprètes de mon cœur, ne se fussent déjà chargés de cet agréable message : mais un certain respect qui accompagne toujours une affection sincère, m'ôta la force de m'expliquer, & je rentrai à la maison sans m'être procuré cette satisfaction si long-tems projettée d'avance. Je ne me fais pas illusion : je sais que le monde ne sera pas pour

moi ; que j'aurai toujours contre moi *l'intérêt* , son premier mobile. On dira probablement que , connoissant l'état de ma fortune qui se réduit à ma lieutenance , j'ai agi contre l'honneur , en cherchant à séduire la fille d'un homme généreux qui me reçoit chez lui , qui me donne sa table. On y ajoutera que c'est violer les loix de l'amitié , tout principe de délicatesse, trahir l'hospitalité , troubler le repos de mes voisins par mon ingratitude. Je ne cherche point à déguiser ma conduite ; l'effervescence de ma passion est ma seule excuse. Si tu pouvois contempler , mon cher , la belle cause de la faute de ton ami ! Je la vois qui gravit sa montagne favorite ; elle y va méditer sur les vertus d'une compagne dont elle regrette l'absence : je vais l'y suivre , employer toute la vivacité de l'amour , tout le feu que m'inspire ma jeunesse , pour

cacher

cacher dans ſon ſein le ſecret de mon ame. Pardonne, ô charmante Laure ! ſi j'oſe ainſi t'interrompre dans ta retraite.

P. S. Félicites-moi, mon cher Yorck ; mon amour eſt enfin connu de celle que j'adore ; elle a entendu mes ſoupirs, & n'a pas dédaigné mon tendre aveu. — Je ſuis le plus heureux des hommes. Mon cœur eſt ſoulagé ; il me ſemble que je vole, que mes pieds ne touchent plus à terre.

Cette aimable fille m'a d'abord renvoyé à ſes parens : mais quand je lui eus repréſenté le peu de probabilité que M. Leviſon donnât ſon conſentement à l'union d'une perſonne auſſi méritante avec un pauvre Lieutenant ſans fortune ; elle me répondit en rougiſſant modeſtement, que s'il la conſultoit, il accorderoit ſa main au mérite, & non à la for-

tune. Quel trésor, mon ami, qu'une pareille femme ! quelle amabilité ! quelle noblesse ! quelle grandeur d'ame ! Le moindre de ses mouvemens avoit une grace irrésistible. Son ame est le siége de toutes les vertus. Que Montague seroit heureux de posséder un trésor aussi précieux ! Nous sommes convenus de cacher quelque tems notre amour, même à sa famille. Je l'ai convaincue que notre séparation seroit une suite inévitable de cette découverte. Je l'ai prié de mettre Madame Blondeau, une fort aimable Françoise, dans notre confidence ; elle n'y a pas trouvé d'obstacle.

Adieu, ne m'oubliez pas auprès de votre chere sœur, quand vous lui écrirez, & croyez-moi, &c.

AUGUSTE MONTAGUE.

LETTRE DIXIEME.

Rofe - Hill.

Mifs Levison à Mifs Bing.

Enfin, ma chere Cecile, l'aimable Augufte a fait l'aveu à ton heureufe amie qu'elle feule regne fur fon ame. Ah! fi tu avois pu entendre les proteftations que ce jeune homme charmant m'a faites de fon amour, de fa conftance, ton cœur n'eût pas plus réfifté que le mien à l'éloquence perfuafive d'un amant auffi tendre. Je lui avouai en rougiffant que j'éprouvois pour lui une eftime réciproque. Mais hélas! comment fe flatter d'être heureux ici bas, fans conferver précieufement cette même eftime? Je doute que mon pere confente à notre union; je connois trop fa paffion

dominante, qui eſt l'avarice; d'après cela, je ne dois pas me flatter qu'il veuille accorder ma main à Montague, dans la poſition où il ſe trouve. Je ſens cependant que ſi j'étois privée de tout eſpoir d'unir mon ſort au ſien, la vie me deviendroit inſupportable. Si le Ciel daigne me l'accorder, je n'ai rien de plus à deſirer ſur la terre.

Le bal dont je vous ai parlé dans ma derniere lettre, a eu lieu ces jours paſſés; j'ai eu pour danſeur M. Courtney, qui s'en eſt acquitté à merveille, & avec toutes les graces imaginables. Nous fûmes les ſeuls qui dansâmes le menuet de Devonshire, auſſi fûmes-nous applaudis à toute outrance.

Je ſuis maintenant occupée à préparer une parure brillante, pour une fête champêtre que le Gouverneur doit nous donner, avant de quitter cette Iſle. J'eſpere n'y être pas une

des moins élégantes : mon ajuſtement conſiſtera en une jupe de taffetas blanc, garnie d'une gaze d'argent mêlée de paillettes, entrelacées de guirlandes de fleurs naturelles, telles que roſes, jaſmins, fleurs de myrtes & d'oranges; le tout attaché avec de petits anneaux brillans : le falbala qui eſt d'une ſuperbe frange d'argent, fait un effet admirable. Ma robe ſera d'une gaze tranſparente, parſemée d'étoiles d'argent, avec une garniture & une frange ſemblables aux précédentes : le corſage de taffetas blanc, les manches de gaze pliſſée, deſcendantes juſqu'au poignet, entourées de guirlandes : une ceinture de tiſſu, attachée avec une boucle de fleurs naturelles; une couronne de fleurs, au lieu de bonnet; les cheveux ſans poudre, relevés en boucles ſur le front, le chignon flottant ſur les épaules & bouclé par le bas; un turban de crêpe d'argent, ſurmonté

de plumes d'autruches, composeront le reste de ma parure (1).

Mon aimable Montague m'a déjà retenue pour danser avec lui une allemande. Son ajustement ne le cédera pas au mien en élégance : il ne sauroit me paroître que charmant, puisqu'il est du choix de sa Laure. Le voici en deux mots. Un frac léger brodé au tambour, en roses & paillettes; une veste & une culotte de taffetas blanc, brodées en paillettes d'argent, entremêlées de roses ; la jarretière attachée avec un ruban feuille-morte ; ses beaux cheveux bruns sans poudre, épars sur ses épaules, noués légèrement avec un ruban pareil à celui des jarretières. Nous avons soin de tenir notre parure cachée, afin qu'elle sur-

(1) Je n'ai rien voulu passer de cette description, pour donner une juste idée du luxe qui règne dans les Isles.

prenne & frappe davantage. Il ne nous manque que ma chere Cecile pour que la fête soit complette.

Montague vient de me faire prier, il y a un instant, de lui permettre de me conduire à la promenade; il me fait remarquer l'éclat brillant de la lune, le calme qui rend cette soirée délicieuse, comme autant de raisons qui doivent m'engager à lui accorder sa demande. Je ne puis me résoudre à refuser un solliciteur aussi adroit. D'ailleurs c'est la dernière soirée, d'ici à quinze jours, que je jouirai d'une société aussi agréable.

Il m'a sollicitée vivement d'entretenir une correspondance littéraire avec lui pendant son absence; mais je m'y suis refusée avec une fermeté héroïque. Je crains cependant qu'une résolution ainsi prise à la hâte ne tienne point contre le premier billet que je recevrai d'une main aussi chere;

d'ailleurs la politeſſe ne permet point de laiſſer une lettre ſans réponſe.

Il eſt tems que je finiſſe ce badinage, pour aller à un rendez-vous que j'ai accepté. Vous frémiſſez à ce mot, ma chere, & vous avez raiſon: une pareille démarche la nuit, quand tout le monde eſt retiré, donne beaucoup à penſer, ne reſſemble pas mal à une intrigue. Si toutefois cela peut vous tranquilliſer, je vous dirai que c'eſt avec une perſonne de mon ſexe. L'aimable Madame de Blondeau m'a engagée à aller me baigner avec elle: nous ſerons accompagnées d'une de ſes Mulâtres. Le rendez-vous eſt une petite rivière ombragée de bamboux, de buiſſons épais: l'endroit eſt ſi écarté, que jamais homme n'y a mis le pied de ſa vie; le haſard ſeul nous l'a fait découvrir. Il eſt en bas de la montagne dont je vous ai parlé dans ma derniere lettre. Vous ferez

probablement étonnée de notre témérité à nous hasarder dans un lieu comme celui-là, à une heure aussi indue ; mais sachez qu'il n'est pas bien loin de notre habitation ; que d'ailleurs il n'y a rien à craindre dans ce pays, où nous dormons tranquillement portes & fenêtres ouvertes. Adieu. On m'avertit qu'il est tems de partir. Je suis, &c.

LAURE LEVISON.



LETTRE ONZIEME.

Benjamin Boswel, Écuyer, à John Wilson.

Que la peste étouffe ce beau mignon de toilette, ce fade & langoureux Montague. Ce minois efféminé vient de m'enlever mon idole. Oui, Wilson, Laure, ainsi que toutes les autres de ce sexe futile, s'est laissée éblouir par une épaulette. Un gueux, qui n'a pas un sol vaillant, s'est emparé du cœur de la seule personne que j'aimois assez pour en faire ma femme. Tandis qu'aboyant, murmurant comme un petit chien, on me laisse soupirer tout à mon aise sans daigner y faire attention. Mais je veux qu'on me pende, si je ne m'oppose à son amour; elle sera à moi en dépit de tous mes rivaux, en

dépit d'elle-même. Je ferai promettre sous serment au vieux Levison de me garder le secret ; ensuite je l'informerai de leur amour romanesque ; je lui en ai déjà dit assez pour exciter les soupçons de tout autre que d'un radoteur semblable. Je suis bien sûr qu'il ne donnera pas sa fille à ce jeune godelureau ; car le vieux coquin aime plus l'argent que sa propre vie. Après lui avoir fait part de ma découverte, je me proposerai moi-même. La vue de mon porte-feuille ne tardera pas à faire pencher la balance en ma faveur : en même-tems je veillerai cette jeune tourterelle de si près, que j'empêcherai bien qu'elle ne se donne à un autre à mon préjudice ; car ces deux tendres colombes ont ensemble de fréquens entretiens dans un endroit que cette petite créature nomme son Berceau-d'orangers. Voilà ce qui résulte de cette liberté

que les peres & meres laissent à leurs enfans de s'amuser de contes & d'historiettes.

Il y aura ce soir une fête champêtre chez Belville; j'aurai l'honneur de m'emparer de ma petite rebelle, & de la retenir à danser pour tout le bal. J'imagine cependant qu'elle aura déjà engagé sa main à son cher militaire: en tout cas, qu'ils se divertissent bien cette nuit; car, ou je me trompe fort, ou cette fois sera la derniere. Je les en empêcherai bien plus tard. Adieu; je suis tout à toi.

BENJAMIN BOSWEL.



LETTRE DOUZIEME.

De la Grenade.

Miss LEVISON *à Miss* BING.

JE vous ai parlé dans ma derniere lettre, ma chere Cecile, du projet que Madame de Blondeau & moi avions formé d'aller nous baigner dans une petite riviere, pour nous rafraîchir : la nuit étoit ſuperbe ; la lune répandoit une lumiere douce & brillante, qui me rappella ces vers :

Déjà tout ſommeilloit ; le flambeau de la nuit
Du haut d'un ciel d'azur répandoit ſa lumiere ;
Un doux calme régnoit ſur la nature entiere ;
Il en avoit banni le tumulte & le bruit.
Des aſtres réunis le brillant aſſemblage,
Augmentoit la clarté d'un beau ciel ſans
nuage.
Ce ſpectacle impoſant étoit majeſtueux ;

Par son éclat la lune embellissoit les cieux ;
Son reflet argentant la cîme des montagnes,
Donnoit un nouveau lustre à toutes nos
campagnes.
C'est-là que nous pensions qu'à l'abri du
danger,
Dans le cristal de l'eau, nous pouvions nous
plonger.

Mais nous y étions à peine entrés, lorsqu'un léger bruit que nous entendîmes dans un buisson voisin, nous causa quelqu'alarme. Nous sortîmes avec précipitation de ces eaux claires & transparentes ; nous nous couvrîmes de nos robes, & attendîmes en tremblant un objet qui sembloit s'approcher. Enfin parut une femme qui se jetta à nos pieds, & implora notre protection. Surprises, & doutant pour ainsi dire de la réalité du phantôme qui paroissoit devant nous, nous tressaillîmes, & fûmes prêtes à nous sauver ; ce que remarquant, cette pauvre malheureuse

nous conjura de ne pas nous alarmer ; qu'il s'en falloit bien qu'elle eût envie de nous faire aucune peine. — Je ſuis, ajouta-t-elle, beaucoup plus infortunée que coupable. Permettez-moi donc, je vous en prie, mes jeunes Dames, de vous faire le récit de mes triſtes aventures. Nous y conſentîmes ; & nous étant aſſiſes ſur le gazon, nous lui dîmes d'en faire de même. Notre ſurpriſe étant un peu diminuée, nous eûmes le loiſir d'examiner cette femme, qui nous parut avoir au plus vingt ans : la miſere & le chagrin en avoient fait un vrai ſquelette; & pour comble de malheur, elle nous paroiſſoit enceinte, & fort avancée dans ſa groſſeſſe : elle étoit encore belle, quoique ſes traits fuſſent à demi-effacés par la douleur. Sa parure étoit propre, mais ſes habillemens déchirés & uſés de vétuſté : elle nous raconta ainſi ſon hiſtoire.

Je vous demande pardon, mes Dames, de mon arrivée subite, de mon apparition imprévue; la situation déplorable où je me trouve, sera, j'espere, mon excuse. Nous lui répondîmes que nous n'en exigions aucune; que les pleurs des malheureux avoient des droits acquis sur notre compassion; qu'elle pouvoit compter sur notre secours, si nous étions dans le cas d'être assez heureuse pour lui rendre service, qu'elle devoit en être persuadée d'avance. Elle nous remercia en s'inclinant, & continua ainsi le récit de ses aventures.

Mon pere possédoit une petite Cure dans le pays de Galles; il avoit dix enfans, dont j'étois l'aînée: à peine eus-je atteint un âge convenable, qu'il m'envoya à Londres, en qualité d'Apprentie, chez une parente de ma mere, qui y tenoit boutique de modes. Madame l'Empressée (c'étoit le nom de

cette femme) me reçut très-bien, eut pour moi mille bontés, & toutes les complaisances imaginables. Je vivois, on ne sauroit plus heureuse chez elle: lorsqu'il y a environ un an, je fis connoissance avec une jeune fille du voisinage, nommée Lucie Jouer, qui m'avoit toujours parue fort modeste, & telle que je la souhaitois, pour en faire ma compagne. Elle m'invita un jour à aller dîner chez une de ses parentes, qui demeuroit à Dept-Ford, où elle avoit, me dit-elle, un de ses cousins qui commandoit un vaisseau, à bord duquel nous pourrions aller, peut-être même y dîner avec sa parente. Elle me fit tant d'instances, que jeune & sans réflexions, comme une fille de mon âge, je consentis volontiers à l'accompagner; j'en obtins la permission de ma maîtresse, & partis de bonne heure avec cette fausse amie. Nous fûmes à bord du vaisseau, com-

me elle me l'avoit annoncé. Le Capitaine, sous divers prétextes, nous retint toujours dans sa chambre, nous régalant avec profusion de punch & de vin. Entre quatre & cinq heures, je fis remarquer à ma compagne qu'il étoit tàrd, & plus que tems de retourner à terre; mais Lucie me rit au nez, & me demanda, si je ne m'étois pas apperçue que, depuis trois heures, nous voguions vers la Jamaïque : toutes mes lamentations alors furent vaines. Je vis, hélas! trop tard, que j'avois été indignement trompée & enlevée de chez mes chers parens. Je n'eus pas beaucoup de peine, non plus à découvrir, que Lucie n'étoit autre que l'infame maîtresse du Capitaine; que voulant avoir une compagne, elle s'étoit servie de cet expédient pour m'associer à son libertinage, & me rendre aussi malheureuse qu'elle.

Il y avoit environ huit jours que j'étois à bord de ce vaisseau, lorsque le

Capitaine, entrant dans ma chambre, me fit des propositions, & mit tout en œuvre pour me forcer de répondre à sa passion brutale. Ce scélérat voulut même user de violence, ce qui me fit prendre le parti de ne me jamais coucher sans un canif à la main, pendant plus de trois semaines. Enfin, son second eut pitié de ma déplorable situation; il me promit sa protection, si je voulois lui promettre de l'épouser, aussi-tôt que nous pourrions nous sauver à terre, dans quelque place de sûreté : j'y consentis; j'eus le bonheur de m'échapper de Madere, & de me refugier dans cette Isle. Mon mari y loua un petit appartement dans la Ville de Saint-George, où on lui fournit à crédit tout ce dont nous avions besoin. Nous vecumes ensemble deux mois fort tranquillement de la sorte; mais nos créanciers voulurent être payés, & le menacerent de le faire mettre en prison.

Effrayé de leurs demandes réïtérées, mon époux profita une nuit de mon ſommeil, pour ſe dérober à leurs pourſuites. Ils ne le ſurent pas plutôt ſauvé, qu'ils s'emparerent du peu qui me reſtoit, & me mirent à la porte ſans habillement, ſans pain, ſans aucune reſſource quelconque. Un certain M. Wilſon me fit alors propoſer de me prendre pour ſa maîtreſſe, ajoûtant, qu'en cas de refus, il me feroit arrêter & enfermer pour le reſte de ma vie. Épouvantée de cette menace, je me ſauvai, & le haſard m'ayant conduit ici, le Nègre chargé de veiller à la garde de cette habitation, voulut bien me recevoir dans ſa hute : il me recommanda le ſecret; il me le jura à ſon tour. Je vois qu'il a gardé fidelement ſa parole ; car voilà cinq mois que je languis dans cette miſérable retaite, partageant, avec ce pauvre malheureux, ſa portion & le

produit de ſon petit jardin. Mais la penſée de ce terrible moment qui s'approche, le ſort du petit infortuné que je porte dans mon ſein, m'ont déterminée à m'adreſſer à Madame de Leviſon, dans l'habitation de laquelle je ſuis priſonniere. Cette pauvre femme, en parlant de ſon enfant, répandit un torrent de larmes. Nous tachâmes de la conſoler, & lui promîmes notre aſſiſtance. Je voulois même la ramener avec moi; mais elle s'en excuſa modeſtement, juſqu'à ce qu'elle ſut ſi ma mere l'auroit pour agréable.

Je me hâtai le lendemain d'aller raconter cette triſte hiſtoire à ma mere; elle avoit heureuſement beſoin d'une fille de confiance, la ſienne étant obligée, à raiſon de ſa mauvaiſe ſanté, de retourner en Angleterre. Elle conſentit donc à prendre cette jeune infortunée à ſa place. Il ſemble, en vérité, malgré le peu de tems qu'elle y eſt, que ce

poſte lui convenoit parfaitement. Si elle accouche heureuſement, & que ſon enfant vive, je le prendrai ſous ma protection, comme le mien propre.

Nous avons fait diverſes informations ſur le compte de ce méchant Capitaine : enfin, nous avons appris qu'il eſt péri avec tous ſes vils aſſociés, le jour du terrible ouragan de 1781, qui fit tant de ravage. Cela ne prouve-t-il pas, d'une maniere terrible, la juſtice inévitable de la divine Providence? Grand Dieu! que les plaiſirs d'ici bas ſont peu durables! & que nous ſommes inſenſés, quand nous t'oublions pour les fauſſes joies de ce monde! On s'intrigue pour y acquérir de la fortune, de l'honneur; on ſe flatte d'en jouir long-tems, de les partager avec l'objet de ſes deſirs: on fait plus, on emploie mille piéges artificieux, pour ſéduire l'innocence; mais au mo-

ment de jouir, à l'inſtant même où l'on croit que le ſuccès couronne nos vœux, la faux aiguiſée de la mort nous frappe, & d'un ſeul coup nous renverſe par terre. Oh ! ma Cecile, qu'il eſt eſſentiel de nous préparer ſans ceſſe, pour n'être pas ſurpris par cette inéxorable deſtructrice. Le monde rejette avec horreur cette réflexion affligeante ; on la fait trop tard. Au lieu de regarder le tombeau comme l'apanage nécesſaire de tout ce qui reſpire, il ſemble ne reſpirer que pour le plaiſir, & oublier que la vie eſt une dette, dont tôt ou tard il faut rendre compte. Ne ſuivons donc ni l'une, ni l'autre, cet exemple dangereux d'un monde inſenſé. Tachons au contraire, par des réfléxions ſur nous-mêmes, de nous préparer à voir arriver ce terrible moment, ſans en être effrayés, en diſant ſans crainte, ô mort ! où eſt ton aiguillon? ô tombeau! où eſt ta victoire?

On ne peut rien ajoûter à ces grandes vérités ; ainsi je finis &c.

LAURE LEVISON.



LETTRE TREIZIÉME.

Miſs LEVISON à Miſs BING.

C'ÉTOIT hier le jour, ma chère Cecile, que le Gouverneur avoit choiſi pour donner ſa fête champêtre; l'élégance qui y régna ſurpaſſe de beaucoup la deſcription que je pourrois vous en faire; la nature & l'art ſembloient s'être diſputés à l'envie, pour la rendre plus magnifique. Je puis vous aſſurer que cette ſoirée eût été la plus délicieuſe de toutes celles que j'ai paſſées ici depuis mon départ d'Europe, ſi je n'euſſe pas été continuellement obſédée par M. Boſwell, qui ne me quitta pas plus que mon ombre. En vérité, ma chère amie, je commence à craindre d'avoir fait en lui une connoiſſance dangereuſe; je ne vous le dis pas par vanité, mais j'appréhende que ce ne ſoit un amant

obſtiné à me pourſuivre. Que deviendrois-je hélas! ſi ces ſoupçons ſe trouvoient juſtes! j'en tremble d'avance. Mon père me fait dire à l'inſtant même d'aller lui parler, ce qui m'oblige d'interrompre pour un moment cette lettre.

La main me tremble, & le cœur me bat, ma chère Cecile, en reprenant la plume, pour vous prier de me conſeiller en amie dans l'état de trouble & d'embarras où je me trouve. M. Boſwell a réaliſé mes craintes; il a fait des propoſitions à mon père; ſes offres en ma faveur étoient trop fortes pour être refuſées; quatre mille guinées de rente ſe trouvent rarement; auſſi mon père m'a-t-il ordonné de recevoir ſes ſoins avec complaiſance: j'eus beau objecter ma jeuneſſe, ma répugnance à changer d'état, toutes mes excuſes furent inutiles, & ſes ordres abſolus. Quel parti donc prendre entre l'amour & le devoir, qui

tous deux tiennent mon cœur en balance ? J'écrivis à Montague de me venir trouver le ſoir à mon berceau d'orangers. Il fut exact, & s'y rendit à l'heure indiquée. Je lui appris quelle étoit ma ſituation ; il fit ſon poſſible pour m'inſpirer de plus douces eſpérances. Votre père, ma chère Laure, me dit-il, ne ſera point infléxible à nos larmes ; la faveur. — Son trouble l'empêcha d'en dire davantage. — Non Montague, non, nous n'obtiendrons point le conſentement de mon père ; l'argent eſt ſon idole favorite. — Ce tendre amant me conjura alors de lui promettre, au cas qu'il ſe refusât à nos vœux, & inſiſtât à me faire épouſer Boſwell, de me ſacrifier en ſa faveur, & de conſentir à partager ſa petite fortune. Il n'eſt que trop vrai, continua-t-il, que la paye d'un Lieutenant ne ſoit qu'un dédommagement

bien foible des avantages conſidérables auxquels je vous engage à renoncer; mais je tâcherai, ma chere Laure, de ſuppléer par l'amour le plus conſtant, l'affection la plus vive & la plus ſincère à ce qui me manque du côté de la fortune. D'ailleurs elle peut encore nous rire : j'ai des amis, des protecteurs puiſſans, qui s'employeront pour [illegible] quelque poſte avantageux. [illegible]
dont s'eſt ſervi Auguſte pour perſuader à ſa Laure, une choſe à laquelle ſon cœur l'engageoit bien encore plus fortement. Ne croyez cependant pas cette Laure aſſez dépourvue de délicateſſe, aſſez peu maîtreſſe de ſon cœur, pour conſentir à devenir un fardeau pour l'homme dont elle a fait choix. Non, Montague ne recevra jamais ma main, ſans qu'elle ſoit accompagnée d'une fortune digne de lui & de moi-même. Mais au moment où je prends cette

résolution, je jure en même tems, qu'il n'est point de puissance sur la terre qui puisse me contraindre à en épouser un autre. Le Ciel a été témoin de la constance que nous nous sommes jurés ; elle est écrite dans ses décrets en termes ineffaçables. Je prévois que j'aurai plusieurs assauts à essuyer ; mais tout le tems que je posséderai le cœur & l'estime d'Auguste, que la santé lui sera favorable, je les supporterai sans murmure ; d'ailleurs mon sort sera bientôt décidé ; Montague doit demain aller trouver mon père. Je différerai jusqu'à ce moment à terminer cette lettre.

Le sort en est jetté. Montague est banni de cette maison, & Laure condamnée à être malheureuse. Un père cruel & violent a traité ce jeune homme vertueux de la manière la plus outrageante. Dès qu'il fut sorti de chez lui, il accourut à mon ap-

partement, & me reprocha mon amour dans les termes les plus indécens que put lui dicter sa colère. Il ne peut en être venu à ce point sans y avoir été excité secrétement par quelqu'ennemi de mon repos ; je soupçonne Boswell ; si c'est à tort, Dieu me le pardonne. Mais une vieille mulâtre qui m'a élevée, & qui me sert encore actuellement, a entendu Boswell causer d'affaires sérieuses avec son valet John, & finir par lui recommander de faire bonne garde. Elle a remarqué de plus, que, depuis ce moment, John avoit beaucoup d'argent; cela m'a fait souvenir que j'ai vu plusieurs fois ce nègre roder autour de mon berçeau d'orangers, souvent même jusqu'à la porte de ma chambre; mais je n'en avoit conçu aucun soupçon, jusqu'à ce jour. J'ai donc pris le parti, pour éluder la vigilance de ce nouvel argus, d'écrire à Mon-

tague de me venir trouver, quand tout le monde sera retiré, à la hutte du bon vieux nègre, où Jenny s'est cachée si long-tems. Je crois pouvoir me fier à la fidélité de cet ancien garde. J'ai prié aussi Madame Blondeau de vouloir m'y tenir compagnie. C'est une femme respectable, qui prend le plus sincère intérêt à mes peines; quant à ma mère, vous connoissez l'espèce de servitude où la retient un mari qu'elle n'ose contredire. Il l'a toujours traitée avec empire, & son seul parti a été de plier sous l'autorité de son seigneur & maître. J'ai souvent plaint son sort de se voir soumise à un joug aussi tyrannique : on peut la citer comme un modèle de constance. Mais j'entends la voix de mon père, il a probablement quelque nouveau motif qui le porte à me rendre visite : je finis à la hâte, & suis &c.

LAURE LEVISON.

LETTRE QUATORZIEME.

De Saint - George.

MONTAGUE à Miſs LEVISON.

C'EST sûrement à quelque amant éloigné de ſa maîtreſſe que l'on eſt redevable de l'uſage des lettres ; oui ma chère Laure, elles furent de tous tems la reſſource des infortunés, privés du plaiſir de voir l'objet de leur amour, & le ſeul adouciſſement qui pût leur en faire ſupporter l'abſence ; quant à moi, la vie, ſans elles, me ſeroit un fardeau, mon exiſtence une infortune, & le monde entier un déſert affreux.

Deux jours ſeulement ſe ſont écoulés depuis la terrible défenſe que m'a faite votre père ; cependant je commence déjà à me plaindre, à compter les inſtans ; que ſeroit-ce ſi j'entrepre-

nois de vous peindre mes allarmes, à la vue de la ſituation où j'ai laiſſé tout ce que j'ai de plus cher au monde, ſans ceſſe expoſé aux aſſiduités, aux pourſuites, aux intrigues d'un amant autoriſé par ſon père! La crainte, la douleur, le déſeſpoir s'emparent ſucceſſivement de mon ame, & la déchirent cruellement; ma ſeule confiance en votre fermeté, & la nobleſſe de vos ſentimens me raſſurent. Je ſuis logé ici chez une bonne femme nommée Madame Chrétien, qui a pour moi toutes les attentions imaginables.

Le Gouverneur Willis eſt arrivé ces jours derniers; il tient un très-gros état, & voit beaucoup de monde. Il avoit été précédé ici par deux certaines familles que vous connoiſſez, & qui étoient venues au moins trois ſemaines d'avance, à deſſein de s'emparer de lui, comme elles avoient

fait de ſon prédéceſſeur. Elles l'obſedèrent tellement les premiers jours de ſon arrivée, que ce pauvre homme n'ayant pas le tems de reſpirer, ſe vit forcé de les prier de vouloir bien lui laiſſer un jour ou deux à lui-même & à ſes affaires, leur promettant que quand il auroit le loiſir de recevoir leurs devoirs importuns, il les en avertiroit par un pavillon qu'il feroit flotter ſur ſa porte. Ce compliment les déconcerta, & choqua leur fierté; mais ſon but, à ce qu'il paroît, eſt de ne faire diſtinction de perſonne, conformément aux inſtructions qu'il a reçues du Roi ſon maître; & comme ſon autorité s'étend juſques ſur le Conſeil de l'île, elles ſe ſont vues réduites à l'alternative fâcheuſe de ſe ſoumettre ou d'avoir recours à la rébellion. Mon état m'obligeant d'aller à mon tour lui tirer ma révérence, j'y allai ainſi que les autres; je fus

enchanté de ſa politeſſe; je le regarde comme un parfait honnête homme, plein d'eſprit; en un mot, je l'aime d'avance.

Je ſuis très-curieux de voir la conduite que va tenir avec lui votre père, car il paſſe pour un grand politique, & l'ennemi juré des gens en place; il a déjà dit hautement qu'il ne l'ennuyeroit guères, à moins que ſes affaires, ou celles de l'île ne l'y contraignent.

Vous voyez, ma chère Laure, que je ne vous cache aucune de mes penſées, puiſque je vous entretiens même de politique. D'ailleurs je ne puis rien vous dire de nouveau, ſi ce n'eſt de vous parler de mon amour, & de celle qui l'a fait naître; ce ſujet eſt pour moi une ſource inépuiſable. Calmez, je vous prie, mon inquiétude, ſur tout ce qui s'eſt paſſé chez vous, depuis mon

absence. Je ne doute point qu'un mouvement généreux de compassion, ne vous engage à tranquilliser par un mot de votre main, celui qui n'éprouve aucune satisfaction comparable à celle de se dire l'ami, le serviteur, l'amant de sa chère Laure.

AUGUSTE MONTAGUE.



LETTRE QUINZIEME.

Montague à Miss Levison.

Mille & mille remercimens à l'aimable enchantereſſe qui, d'un ſeul mot, a ſçu relever mon eſprit abattu. Jamais remède ne vint plus à propos pour votre Auguſte; auſſi malade de corps que d'eſprit, il giſſoit triſtement ſur un lit de douleur, lorſqu'on lui apporta un billet, dont l'écriture ſeule le tranſporta de joie & d'alégreſſe. Je le ſerrai contre mon cœur, je l'ouvris en tremblant, j'en baiſai cent fois chaque ligne. Comment reconnoîtrai je, ô ma Laure, une pareille bonté, moi qui n'ai d'autre bien que ma tendreſſe! Soyez donc, déſormais, l'arbitre de ma deſtinée, la maîtreſſe de mon ſort, le mobile de mes ac-

tions & de tous mes desirs.

J'ai failli partir hier pour l'autre monde, d'une manière aussi brusque que singulière. Il faut que vous sachiez que, depuis quelque tems, j'ai coutume de prendre, une fois la semaine au matin, un peu de crême de tartre dans du petit laît. Hier, soit par la faute de l'apothicaire, ou de mon domestique, on m'apporta cent cinquante grains de tartre d'émétique, démêlés dans une peinte de laît & d'eau. Je l'avalai toute entière, à l'exception d'une cuillerée que mon hôtesse prit pour faire dissoudre un peu de manne. Malheureusement elle n'en eut pas besoin de davantage. Cette médecine opéra vivement plus d'une heure entière, avant que je pusse en deviner la cause. Mais, grace à la bonté de mon tempérammment, à la constance dont je m'armai, je parvins à

la rendre l'après-midi même, non fans avoir effuyé auparavant de violentes convulfions, des crampes affreufes. J'avois déjà toutes les extrémités froides & glacées; ma guérifon eft un miracle. J'ai la gorge & les entrailles déchirées, & j'éprouve encore plufieurs reffentimens de crampe. Cette aventure me rendra plus foigneux pour la fuite. Je différerai demain à achever cette lettre, mes forces n'étant pas encore rétablies, du moins affez pour vous raconter une petite anecdote qui regarde votre père, & qui a eu lieu ces jours derniers. D'ailleurs, je ne veux point finir fans vous informer pofitivement du foir où ma fanté me permettra de me rendre à la hutte du bon vieux nègre. Je me contenterai donc pour le préfent, de jouir d'avance de l'efpoir doux & flatteur de revoir encore une fois mon aimable maîtreffe.

Je reprens la plume, ma chère Laure, pour vous faire part de la petite anecdote qui regarde votre père. Vous n'ignorez pas jusqu'où va sa fierté, & la singularité de son caractère. Vendredi dernier, il arriva ici, à la suite d'une petite course, & le même soir il voulut remettre à la voile pour la Dominique. Mais la chose ne se pouvant point, sans s'adresser au bureau du Gouverneur, pour en obtenir un passe-port, il s'y rendit en habit de matelot, qu'il a coutume de porter quand il est à bord. Ses longues chausses, ses cheveux épars, une barbe qui de longtems n'avoit été faite, n'annonçoient guères l'homme de condition, ni le grand politique; mais sa fierté ne lui avoit pas permis de changer la moindre chose à sa parure. Il se présenta donc chez le Gouverneur, dans l'équipage que je viens de vous décrire.

Il demanda à parler au Sécrétaire. Celui-ci étant venu, il lui dit qu'il avoit beſoin d'un paſſe-port pour ſon vaiſſeau, qu'il vouloit partir l'après-midi même. Le Secrétaire lui répondit qu'il ne pouvoit pas lui en donner, juſqu'à ce que M. le Gouverneur vînt au bureau; qu'il ne vouloit pas le déranger alors, parce qu'il étoit à table. Il n'en fallut pas davantage, pour émouvoir la bile de votre père. Quoi! reprit-il d'un ton railleur, & en s'appuyant ſur ſa canne, parce que M. le Gouverneur eſt à dîner, il faut que mon vaiſſeau reſte ici juſqu'au ſoir? Je veux que le diable m..... ſi ne voilà pas une choſe tout-à-fait nouvelle! Mais je n'ai qu'un mot à vous dire; voulez-vous me donner un paſſe port ou non? je n'ai pas de tems à perdre. Le Secrétaire lui repréſenta que ce n'étoit pas le moment de le demander,

qu'il ne vouloit pas intérompre Sa Grandeur à une heure auſſi peu convenable. Eh bien, qu'il s'en aille au diable, s'écria M. Leviſon, je partirai ſans ſon paſſeport; le Secrétaire tout étonné, & ne ſachant que penſer de cette conduite extraordinaire, le pria d'attendre un moment, qu'il eût parlé à ſon Excellence; il fut trouver ſur le champ le Gouverneur, qu'il informa de tout ce qui venoit de ſe paſſer, le priant de venir parler lui-même à cet étranger, avec lequel il ne ſavoit quel parti prendre. M. Willis, à ces mots, ſe lève de table, & ſuit ſon Secrétaire, qui lui dit en chemin, que quoique la parure de ce marin n'annonçât pas grande choſe, il n'avoit jamais vu d'homme auſſi bruſque, auſſi déterminé. Le Gouverneur étant entré dans ſon bureau, eut avec votre père la converſation ſuivante.

Le Gouv. Pour quelle île part votre vaiſſeau, Monſieur ?

M. Lev. Pour la Dominique, la Grenade, Tabago, peut-être pour tout le reſte des Barbades, ainſi je vous prie de me donner un paſſeport général. Il dit cela d'un ton ſi aigre, que M. Willis un peu piqué, & ne le connoiſſant pas, ne le fit point aſſeoir, ce qui n'augmenta pas peu la mauvaiſe humeur de votre père.

Le Gouv. Le ſloop eſt-il à vous, Monſieur ?

M. Lev. Je ne ſache perſonne d'autre à qui il puiſſe être.

Le Gouv. Et votre nom, Monſieur, s'il vous plaît ?

M. Lev. Mon nom, autant qu'il m'en ſouvient, eſt William Leviſon. Mais, pourquoi vous retenir plus long-tems ? votre dîner va ſe refroidir.

Le Gouv. C'eſt ce qui m'occupe fort peu; on me ſert rarement bien

chaud, ainſi un moment de plus ou de moins ne le refroidira guères davantage. Vous dites que votre nom eſt Leviſon, feriez-vous parent de M. Leviſon qui demeure à... à... ma foi j'ai oublié le nom du lieu qu'il habite.

M. Lev. Je crois le connoître.

Le Gouv. Je vous demande, Monſieur, s'il eſt de vos parens?

M. Lev. en s'appuyant ſur ſa canne. Je crois qu'oui.

Le vieux Goldwire, Secrétaire de l'ancien Gouverneur entrant alors dans le bureau, courut auſſi-tôt embraſſer votre père, en diſant, hé quoi, c'eſt mon ami Leviſon! Par quel haſard êtes-vous ici? qui diable ſe feroit attendu de vous y trouver; où êtes-vous donc débarqué?

Le Gouverneur n'eut pas beaucoup de peine à être convaincu alors de ce dont il ſe doutoit d'avance, que

c'étoit là M. Levison, cet homme aussi brusque qu'entendu dans les affaires. Aussi-tôt la scène changea; M. Willis savoit qu'il n'avoit pas d'ennemi plus dangereux à craindre, comme l'avoit expérimenté son prédécesseur. Il expédia le passeport sur le champ, & le pressa de lui faire l'honneur de dîner avec lui, le conjurant de ne pas lui refuser cette grace. Votre père, gagné peu-à-peu par ses politesses, relacha beaucoup de sa sévérité, il s'excusa sur sa parure; mais M. Willis ayant envoyé un de ses gens porter le passeport au vaisseau, il consentit enfin à rester, & à être présenté à Madame. Depuis cet instant, le Gouverneur & lui se sont jurés une amitié inviolable. Je crois, d'après cela, que Madame votre mère & vous ne tarderez pas à recevoir des ordres de venir saluer son Excellence. Je suis persuadé que vous en

ſerez contente, & que vous lui trouverez beaucoup de mérite.

La délicateſſe m'empêche de faire aucun commentaire ſur une auſſi étrange conduite. Je finirai donc en vous aſſurant de la vive impatience avec laquelle j'attendrai le Samedi, qui ſera, ſi vous l'agréez, le jour heureux où j'aurai le bonheur de revoir ma charmante Laure à la hutte du vieux nègre, & de l'aſſurer du vif & ſincère attachement, de la con[illegible] inébranlable de [illegible]

AUGUSTE MONTAGUE.



LETTRE SEIZIEME.

Miſs Levison *à Miſs* Bing.

JE ſuis en proie à la plus vive triſteſſe, ma chère Cecile, mon père continue d'être infléxible; il perſiſte dans la réſolution de ſacrifier le pauvre Montague à l'idole éblouiſſante de Plutus. Le déteſtable Boſwell ne quitte plus cette maiſon, & ne ceſſe de m'importuner de ſon amour haïſſable, il s'attache à moi comme mon ombre. j'ai tenté tous les moyens poſſibles de le toucher en ma faveur, de l'engager à ceſſer ſes pourſuites, mais tous mes efforts ont été inutiles.

Monſieur, lui dis-je derniérement, tandis qu'il me faiſoit un de ſes beaux diſcours étudiés, je ſuis on ne ſauroit plus ſenſible à l'honneur que vous voulez bien me faire, mais quoique

je sente combien votre amour m'est avantageux, je ne puis y répondre; je vous avoue avec candeur, que mon cœur s'est donné depuis quelque tems à un jeune homme du plus grand mérite. Notre affection est réciproque, tous nos desirs ne tendent qu'à nous unir; ne détruisez donc pas un espoir si flatteur, renoncez noblement à vos prétentions, montrez-vous notre ami par un désintéressement généreux; au défaut de mon amour, méritez mon estime. Il m'écouta, Cecile, mais le malheureux ne daigna pas m'entendre. Vous ne pourriez croire quelle fut sa réponse; ma plume repugne à vous l'écrire. Sûr de l'autorité de mon père, il me traita de la manière la plus insultante; il fit mille plaisanteries ridicules sur le compte de mon amant, & sortit me laissant baignée de larmes. De tous les chagrins que peut essuyer une ame sensible & affligée,

fligée, le plus piquant eſt une froide raillerie; mon cœur ne l'éprouva que trop en ce moment. J'étois encore toute hors de moi, lorſqu'un domeſtique vint m'avertir qu'on m'attendoit pour dîner; je fis prier mon père de me permettre de reſter dans ma chambre, mais il me refuſa cette grace; il m'envoya dire de deſcendre, & que ſi je ne m'en ſentois pas la force, il viendroit m'aider lui-même. Cette dureté m'obligea de ſortir de mon appartement. Lorſque j'entrai dans la ſalle-à-manger, l'hypocrite Boſwell vint au-devant de moi, & voulut me prendre la main, ſous prétexte de me conduire à table: je la retirai d'un air de mépris; mon père fronça le ſourcil, & m'ordonna de m'aſſeoir. De par Belzébut, s'écria-t-il, je ne vous ſouffrirai aucun de ces maudits caprices, maintenant ſi en uſage parmi toute cette race fé-

melle. Je ne pus retenir mes pleurs; mais lui, ſans s'émouvoir, & avec cette inſenſibilité que vous lui connoiſſez, m'arracha mon mouchoir, & ſe mit à me contrefaire. C'en étoit trop pour mon cœur, je le ſentois défaillir; auſſi me fut-il impoſſible d'avaler un morceau. Mon père me dit de ne pas faire ainſi la petite bouche. Que le diable m. . . . continua-t-il, ſi j'ai jamais vu un enfantillage ſemblable. Et vraiment, quant à lui, je crois que je ne le vis jamais manger d'auſſi bon cœur. Je fus au comble de la joie, lorſque le dîner fut fini, & qu'il me fût permis de retourner dans ma chambre. Mais pour éviter la même mortification le ſoir, je me déshabillai & me mis au lit. Je fus cependant obligée d'en ſortir; car c'étoit le jour que Montague avoit fixé pour notre entrevue chez le vieux nègre. Je lui cachai en partie la du-

reté de mon père, & la conduite insolente de Bofwell, car je craignois les conféquences d'une querelle entre lui & ce monftre. Je pris, de plus, toutes les précautions imaginables pour l'empêcher, en lui faifant promettre d'éviter foigneufement fa préfence. J'ai trouvé beaucoup de confolation dans l'amitié que m'a témoignée un certain M. Digne, qui fe trouvoit à dîner avec mon père, le jour que j'en fus fi maltraitée. J'obfervai dans toute fa contenance des preuves indubitables d'une compaffion fincère; la pitié lui fit même verfer quelques larmes : au moment où je fortois de la chambre, il me gliffa dans la main un billet, où il y avoit écrit avec un crayon ce peu de mots.

» Vos pleurs, mon aimable Mifs, ne » fauroient couler inutilement devant » une ame fenfible. Vous avez actuel» lement devant vos yeux, un homme

» prêt à employer toutes les reſſources
» de l'amitié, pour vous conſoler &
» vous ſecourir : commandez-lui donc
» tout ce qu'il vous plaira ; diſpoſez
» de ſa maiſon, de tout ce qui eſt à
» lui, & ſoyez perſuadée que la
» plume de Henri Digne n'a jamais
» rien offert dont ſon cœur ne fut
» prêt à faire le ſacrifice. «

J'acceptai une partie de ſes offres, Cecile, ſurtout celle de ſa maiſon, où j'ai ſouvent été depuis répandre des larmes dans le ſein de l'amitié. Je l'ai trouvé le plus noble, le plus généreux des hommes. Il eſt fort lié avec Montague, & me conſole en m'entretenant de ſon mérite.... Juſte ciel! on vient m'avertir que la pauvre Jenny ſe trouve mal; je quitte la plume pour voler au ſecours de cette infortunée, qui m'eſt attachée à un point que je ne ſaurois vous rendre.

P. S. Jenny eſt autant bien que

ſon état peut le permettre. Son enfant n'a pas vécu aſſez pour être baptiſé : je ſuis encore trop agitée pour continuer cette lettre; je n'ai la force que d'ajouter que je ſuis & ſerai toujours votre plus ſincère amie

LAURE LEVISON.



LETTRE DIX-SEPTIEME.

De la même à la même.

O Ma Cecile ! le fort de ton amie s'avance à grands pas vers fa conclufion. Il ne me refte plus à opter qu'entre l'opulence ou la pauvreté, la misère, ou le cœur de mon augufte. Je fuis maintenant dans un état de détreffe qui te feroit pitié ; mon père, par fa cruauté, me réduit au défefpoir : il ne m'a laiffé que huit jours pour me décider fur le parti que je veux prendre. Hélas ! lequel eft le moins dangereux pour ta Laure ? La prudence me défend de m'unir à Montague, mon cœur ne me permet pas d'être à Bofwell. M. Digne, cet ami fi noble, fi généreux, me confeille d'accepter la main de mon amant ; il cherche à me perfuader que le

courroux de mon père s'adoucira ; lorsqu'il verra que la chose est sans remède. Considérez, me dit-il, que vous êtes sa fille unique, qu'ainsi sa tendresse ne lui permettra de pouvoir, ni même de vouloir vous mettre à la porte. Hélas! ma chère amie, mon foible cœur est près à se rendre à ses insinuations. Je crois d'ailleurs que ce sera, avant peu, le seul parti qui me restera à prendre. Mon aimable Montague me conjure à genoux de ne pas le laisser languir plus long-tems dans ce cruel état d'incertitude, & de consentir à lui donner l'autorité d'époux, pour me soustraire aux intrigues dangereuses du malheureux Boswell; M. Digne, d'un autre côté, me le conseille, & en quelque sorte me le commande, comme une preuve de mon estime pour lui. Il m'offre sa maison, sa fortune, tout ce qu'il possede, au cas que par

mon mariage, je m'attire l'indignation de mon père : quant à vous mon brave Lieutenant, ajouta-t il, en s'adressant à Montague, vous pouvez disposer de ma bourse, je n'ai ni femme, ni enfans, ni héritiers, que je connoisse ; ainsi je ne dois compte de mes actions à personne. Où trouver des sentimens plus nobles, plus rares, & plus généreux ? Que ces vers lui conviennent bien !

Son cœur plein de bonté, l'asile des vertus,
Prévient le malheureux, adoucit sa misere,
Le pauvre & l'indigent en lui trouvent un père,
Jamais il ne leur fit essuyer de refus.

Une noble pitié enflamme son bon cœur :
Cette vertu, qu'en vain l'on cherche sur la terre,
Est naturelle en lui, forme son caractère :
Il est des affligés le doux consolateur.

Qu'on voit peu de personnes aujourd'hui, ma chère Cecile, enflammées

d'un ſi beau zéle ! Oh que mon père n'a-t il pour moi le quart de ſa tendreſſe ! pardonnez grand Dieu, ſi j'oſe dire qu'il entre bien peu d'humanité dans ſon cœur... Mais ma plume en dit trop, car il eſt toujours mon père; c'eſt à lui que je dois mon éducation, & tout ce que je ſuis maintenant; oui, je lui ai mille obligations dont je ne me ſouviendrai jamais qu'avec la plus vive reconnoiſſance, ſans quoi je ſerois indigne de votre affection, & de l'eſtime de mon Auguſte.

Il part ce ſoir un vaiſſeau, j'en profite pour vous envoyer quelques bagatelles avec cette lettre, & vous renouveller l'attachement ſincère de votre &c.

LAURE LEVISON.



LETTRE DIX-HUITIÉME.

De la même à la même.

LE fort en eſt jetté, Cecile, votre Laure a enfin conſenti.... A quoi? — A s'évader de chez ſon père. Priez le ciel qu'elle ne ſe repente jamais de cette démarche; mon cœur frémit en y penſant : que deviendrai-je ſi ce malheur m'arrivoit ! — Ah! ma chère amie, quelle vaſte carrière de malheur ne me ſuis-je pas ouverte! quel amas de repentir! que du moins, l'eſtime qu'a pour moi Montague n'en ſoit point diminuée! — Cette ſuppoſition ſeule me fait horreur; mais quelques en ſoient les ſuites, ma parole eſt donnée, je dois m'y ſoumettre; ſamedi prochain eſt le jour où je dirai adieu à ce lieu ſi paiſible, qui m'a vu naître. Que va devenir ma pauvre

mère ! bonté céleste soutiens-là en cette épreuve si terrible ! mais hélas ! si jamais démarche de ce genre fut excusable, c'est dans cette occasion, vous ne sauriez vous faire d'idée du traitement que j'éprouve ; la dureté de mon père passe l'imagination. Oui Cecile, ce que vous ne pourrez croire, Laure, votre pauvre Laure a été battue inhumainement, pour avoir refusée de s'unir à ce monstre détestable de Bofwell ; mon père a juré que dimanche, de bon gré ou non, je serai sa femme ; il en a pris à témoin toutes les puissances célestes. M. Classique notre Ministre est un misérable, mort à tout sentiment d'humanité, & de plus, créature de M. Bofwell. Que n'ai-je donc pas à appréhender de toutes leurs violences réunies pour me perdre ? Ma pauvre mère pleure mes malheurs, mais c'est tout le secours que j'en puis attendre ; elle a même

été menacée d'être confinée dans sa chambre, si elle se déclare en faveur de ma rébellion.

Me voilà donc réduite à confier de nouveau, samedi, ma frêle existence à la merci des vagues : notre généreux ami M. Digne a obtenu un passeport pour un de ses vaisseaux, qui doit nous conduire à *Montserrat*, la cérémonie de notre mariage ne pouvant se faire dans cette Isle.

Ce bon ami, & ma fidèle Jenny m'accompagneront dans ma fuite. L'affection qu'a pour moi cette pauvre fille passe tout ce que je pourrois vous en dire. Elle avoue hautement qu'elle m'est redevable de la vie & de tout ce qu'elle possede, & pour preuve de sa reconnoissance, elle promet de me servir fidélement, en quelque situation que me réduise la fortune ; quelles actions de graces ne dois-je point à la Providence de m'avoir don-

né un domeſtique auſſi fidèle ! ma ſituation ſeroit bien plus embarraſſante, & plus délicate, ſi dans un moment comme celui-ci, jeune & ſans expérience, je me trouvois ſans une amie de mon ſexe, pour me conſoler, me raſſurer, & m'affermir ; mais je veux abandonner ce récit affligeant & tenter de diſſiper ces triſtes réflexions par une courte promenade. Je vais revoir encore une fois cette retraite charmante, où mon trop aimable Montague & moi nous jurâmes un amour éternel. J'aroſerai de mes pleurs ces lieux où je paſſai tant de jours heureux & tranquilles.

La nuit eſt ſombre ; ſon obſcurité ſemble ſympathiſer avec la ſituation de mon eſprit, & partager ma triſteſſe. Adieu, ma chère amie, j'éprouve une eſpèce de preſſentiment que nous ne nous reverrons plus : ſi ce malheur arrivoit, je vous recomman-

de aux foins vigilans des Anges à qui vous reffemblez fi fort, & dont vous êtes fi digne, afin que quand arrivera cette heure fi redoutable, où vous ferez appellée pour rendre compte de vos actions, nous puiffions vous & moi nous rencontrer dans ces lieux de délices, où règne une paix, un bonheur éternel; où ni mon père, ni le méchant Bofwell ne troubleront la tranquillité de votre infortunée.

LAURE LEVISON.



LETTRE DIX-NEUVIÉME.

Benjamin Boswell à John Wilson.

Que la foudre écrafe les maudites fugitives ! fatan, l'infernal fatan lui-même n'inventa jamais de rufes femblables : je ne puis trouver de termes affez forts pour exprimer la rage qui me poffede : un jour de plus, elle étoit à moi en dépit de fa défiance, & de tous fes fubterfuges femelles ; mais le diable me gardoit rancune, & m'a voulu jouer un tour, comme vous l'allez voir par ce récit.

Le vieux Levifon, dont le caractère n'eft pas des plus tendres, étoit fortement réfolu, d'après mes intrigues, & mes follicitations, de forcer la jeune perfonne à devenir ma femme; le jour étoit fixé, les affaires en bon

train ; les diſpenſes accordées, M. Claſſique choiſi pour faire la cérémonie; enfin nous avions prévus aux pleurs, aux évanouiſſemens, à tous les artifices ordinaires à la malice des femmes.

Samedi matin le père ſe rendit de bonne heure à la chambre de ſa fille : il en trouva la porte fermée ; il appella, point de réponſe ; enfin ſe doutant de ce qui étoit arrivé, il l'enfonça ; chercha, non-ſeulement dans cet appartement, mais par toute la maiſon; ce fut inutilement, l'oiſeau étoit envolé. — Quant à moi, enrageant de ma ſtupidité, de mon peu d'attention à faire bonne garde, je courus bien vîte au berceau d'orangers, dans l'eſpérance d'y trouver cette petite fugitive ; mais en cela, comme dans tout le reſte, je me trouvai de nouveau pris pour dupe. — En rentrant à la maiſon, je m'apperçus que le

colérique vieillard avoit ufé de trop grands moyens, pour forcer la porte de fa fille; car non content de fe fervir de fes pieds, il y avoit employé la tête & les mains, & cela d'une manière fi adroite, qu'il s'étoit foulé la nuque du cou, & démonté le pouce; ce petit incident jetta de l'huile fur le brafier, & redoubla fa furie au point que, fe jettant à genoux, non-feulement il prononça mille imprécations contre cette rebelle à fon autotité, à qui il fouhaita la misère la plus affreufe; mais de plus, il jura folemnellement qu'il la verroit languir dans une prifon, qu'il ne donneroit pas fix fols pour l'empêcher d'y périr. En vifitant le pavillon du berceau, j'y trouvai une lettre adreffée à M. Levifon, & quelques vers laiffés négligemment fur la table; j'ignore fi elle les a compofés elle-même. Tout ce que

je puis vous dire, c'eſt que c'eſt une petite romaneſque, qui ne m'échappera pas auſſi aiſément qu'elle ſe l'imagine. J'en jure par Jupiter, Wilſon, je l'aurai en ma poſſeſſion, ou j'y perdrai mes peines. Je vous expliquerai de vive voix, quand je vous verrai, mes projets à cet égard. En même tems je vous prierai de vouloir bien faire un tour dans mes poſſeſſions, pour voir comment tout s'y paſſe ; j'eſpère que mon abſence ne ſera pas longue.

Je ſuis &c.

BENJAMIN BOSWELL.

P.S. Quoiqu'accoutumé aux ſcènes affligeantes, je vous avoue que j'éprouve quelques remords, en voyant les pleurs d'une mère déſolée, qui gémit de la fuite de ſa chère fille, qu'elle regarde comme perdue à jamais pour elle.

LETTRE VINGTIEME.

De Miſs LEVISON *à ſon père, trouvée dans le pavillon du Berceau.*

MON TRES-HONORÉ PERE,

L'état déplorable de ma ſituation me force à prendre un parti, qui peut paroître imprudent aux yeux de tout le monde. Mais quel autre moyen, dans une circonſtance auſſi déſeſpérée, me reſte-t-il d'éviter un mariage qui m'eût rendue à jamais miſérable. Ayez donc pitié de votre malheureuſe fille. Si vous pouviez juger de la douleur & du déſeſpoir où elle ſe trouve réduite, la force du ſang vous parleroit ſûrement en ſa faveur; daignez donc lui permettre de vous appeller encore du doux nom de père, d'implorer votre indulgence

pour une démarche que vous regardez comme contraire à son devoir. N'oubliez pas, je vous en conjure, qu'elle est votre seul enfant; souffrez que le mérite, les vertus de Montague plaident en sa faveur; il a pour vous le respect le plus tendre, & ne desire que la permission de vous nommer son père. N'arrachez donc pas de mes mains, je vous en prie, par ce nom si respectable, la coupe du bonheur, au moment où je vais y tremper mes lèvres! Votre mécontentement est seul suffisant pour empoisonner le reste de mes jours. Hélas! que deviendra ma pauvre mère? Consolez-là, s'il vous plaît; consolez-là par pitié, de la perte d'une fille qui l'aime. O ciel! je ne sais plus ce que j'écris. Encore un instant, & je vais quitter, peut-être pour jamais, ma terre natale, ma maison paternelle! Mais j'espère encore en votre

compaſſion, & que vous ne ferez point durer mon exil. J'implore votré miſéricorde à deux genoux, car ſi j'ai péché, c'eſt monjugement, & non mon cœur qui eſt le plus coupable.

Je vais errer ſur une mer orageuſe, dont les rochers, les écueils cachés ſous les flots, menacent tout pilote ſans expérience; ma ſeule confiance eſt en un Dieu plein de bonté, qui connoît l'innocence, & ne l'abandonne jamais dans les dangers. Il m'en reſte encore auſſi en votre tendreſſe paternelle, en vous diſant ce triſte adieu. Que l'ange de conſolation ne quitte jamais le chevet de votre lit; qu'il verſe un beaume ſalutaire ſur vos penſées affligeantes, vous délivre de toute inquiétude, & vous procure un doux repos! Mon cœur eſt trop agité pour en dire davantage. Je finis en vous priant de pardonner à une fille infortunée,

qui ne ceſſe de vous aimer de tout ſon cœur, & qui regrette amérement de s'être vue forcée de vous mécontenter, & de s'attirer votre indignation.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect &c.

LAURE LEVISON.

P. S. Daignez aſſurer ma mère de mes ſentimens reſpectueux, & de l'attachement le plus tendre.



LETTRE VINGT ET UNIEME.

De la Dominique.

Miſtris MONTAGUE *à Miſs* BING.

VOUS ſerez ſans doute ſurpriſe, ma chère, de voir ma lettre datée de la Dominique; mais mon époux, ce tendre & généreux ami, inquiet de la triſteſſe que m'occaſionnoit la dureté de mon père, m'a engagée de quitter *Montſérat*, & de venir paſſer ici quelque tems pour me diſſiper.

Je vous informai dans ma dernière lettre *, que ce grand événement qui m'effrayoit ſi fort, étoit enfin arrivé; que j'avois quitté le nom de Leviſon pour celui de Montague. Hélas! ſi

* Cette lettre ne ſe trouve pas dans les Mémoires de l'auteur.



je pouvois maintenant obtenir mon pardon d'un père irrité, rien ne manqueroit à mon bonheur. Mon Auguste redouble, à chaque instant, d'attention pour sa Laure. Avec quelle attention, avec quelle amabilité ne tâche-t-il pas d'adoucir le chagrin que me cause l'indignation de mon père ? J'avois prévenu ma mère de mon évasion, je lui avois écrit une lettre qu'une de mes amies s'est chargée de lui rendre à l'insçu de son mari.

Quelle ressource heureusement n'ai-je pas trouvée dans mon généreux protecteur M. Digne ! Il entra, il n'y a qu'un instant, dans ma chambre ; ma chère Laure, me dit-il, vous savez que je vous regarde à présent comme ma fille, ainsi vous n'avez plus le droit de rien refuser de la main d'un père ; acceptez donc ceci, il servira à vous procurer mille bagatelles,

gatelles, que votre absence de chez vous doit vous rendre nécessaires; en même-tems, il me remit un paquet cacheté, qui contenoit cinquante guinées, & sortit aussi-tôt de l'appartement, sans me donner le tems de lui témoigner ma reconnoissance. Je versai des larmes, Cecile, ce ne fut point l'orgueil, mais la sensibilité qui me les fit répandre; la bonté de ce mortel généreux affectoit mon cœur, j'éprouvai pour lui la tendresse & le respect d'un enfant pour son père. Je veux faire mon étude d'adoucir le fardeau de ses ans, d'écarter de sa maison les désagrémens & les infirmités de la vieillesse; il aura en moi une fille tendre & affectionnée; Montague m'aidera à le rendre heureux; nous le devons à bien juste titre l'un & l'autre; ô ma Cecile! combien ce père étranger est plus compatissant que celui que m'a donné la nature. Je

n'avois point encore goûté jusqu'à ce jour les douceurs de l'amour paternel. M. Levison, d'après ses faux principes, m'a toujours traitée avec une sévérité qui me faisoit craindre sa présence. Je n'osois parler librement devant lui, de peur que mon opinion se trouvât contraire à la sienne. Combien de fois ses soupçons, sa défiance, ses hauteurs ne m'ont elle pas fait envier la confiance amicale que vous témoigne votre père ! oh que les parens se trompent grandement, quand ils veulent que leurs enfans les craignent plus qu'ils ne les aiment ! quand se dépouillans des sentimens de la nature, ils ne leur laissent voir en eux qu'un juge sévère. Hélas ! ils les réduisent par cette conduite rigoureuse à de tristes démarches, auxquelles sans cela, ils n'auroient jamais osé penser de leur vie, & plongent ainsi par leur imprudence, toute une fa-

mille respectable dans l'infortune, la misère, & le repentir : ne croyez pas cependant que par ces réflexions je veuille condamner mon père, & justifier ma conduite ; bien loin de là, je l'excuse de tout mon cœur, je souhaite que le ciel lui pardonne également les imprécations terribles qu'il a prononcées contre sa malheureuse fille. O ma chère ! si j'étois moins persuadée de la justice d'un être aussi misericordieux que puissant, je frémirois de ces malédictions épouvantables. Mais ce sage dispensateur ne permettra pas qu'une fille plus infortunée que coupable, soit la victime d'un premier mouvement de fureur & de rage. Ces réflexions m'affectent au point de ne pouvoir continuer ma lettre ; j'attendrai que mon esprit soit plus tranquille, pour vous raconter une histoire extraordinaire que j'ai entendue hier chez le Gouverneur de cette île.

Me trouvant maintenant plus calme & moins trifte que ce matin, je vais remplir ma promeffe, en vous racontant l'hiftoire que je vous ai promife.

M. Digne, mon mari & moi, fûmes invités hier à dîner au Gouvernement; en fortant de table, la converfation tomba fur la poffibilité des revenans, chacun en dit fon opinion; quant à moi, je foutins qu'on ne me perfuaderoit jamais une chofe auffi incroyable. Le Lieutenant-Gouverneur qui fe trouvoit préfent, affura alors comme un fait certain, qu'un de fes amis lui étoit apparu après fa mort dans cette même maifon, cela excita vivement ma curiofité : je le priai, s'il n'y avoit pas d'indifcrétion, de vouloir nous faire le plaifir de nous raconter cette aventure fingulière, il y confentit volontiers, & commença de la forte.

Dans le tems que Sire Williams Y * * * étoit Gouverneur de cette île, j'étois alors Lieutenant dans un régiment où servoit aussi un Gentilhomme Allemand nommé B***, qui avoit épousé une certaine Miss L*** qu'il aimoit passionnément, & dont il n'avoit qu'un seul enfant; sa femme mourut peu de tems après la naissance de ce fils unique, & laissa mon ami inconsolable de sa perte. Il pleura amérement la mort d'une épouse aussi chérie, & transféra toute son affection sur le gage précieux qu'elle lui laissoit de son amour. Cet enfant si tendrement aimé, avoit à peine deux ans, lorsque M. B*** reçut ordre de partir pour les îles. Ne voulant pas laisser ce petit innocent, le seul souvenir qui lui restât de sa chère Caroline, entre les mains des étrangers, il se procura une Garde-d'enfans, qu'il engagea à s'embarquer avec lui, pour en avoir soin pendant

la traverſée. Il étoit ſi attaché à ce cher fils qu'il en faiſoit en quelque ſorte ſon idole ; il n'avoit pas un moment de repos ni de tranquillité que ſon petit Édouart ne fut en ſa préſence ; il ne montoit pas une ſeule fois à cheval, qu'on ne fut sûr de voir ce précieux bijou ſur le pommeau de ſa ſelle. Enfin il étoit au comble de la joie lorſqu'il l'avoit vu ſourire. Environ neuf mois après ſon arrivée aux îles, des affaires l'amenèrent à la Dominique. Les caſernes ni les pavillons n'étant point encore bâtis alors, la maiſon du Gouverneur étoit remplie de Militaires, tous les Officiers n'ayant point d'autre refuge. On s'étoit vu forcé de mettre deux lits dans chaque appartement, afin d'en loger deux dans chaque chambre. M. B*** après avoir paſſé quelque tems avec nous, s'abſenta. Il étoit parti depuis pluſieurs jours ; lorſqu'une nuit, étant

à peine couché, j'entendis quelqu'un entrer dans mon appartement, s'approcher de mon lit, ouvrir mes rideaux; je regardai, & reconnus M. B * * * : je lui demandai depuis quand il étoit de retour, ce qui l'amenoit à une heure aussi indue? Il m'apprit pour toute réponse, qu'il étoit mort cette même nuit; & m'ayant recommandé son fils de la manière la plus touchante, dans les termes les plus puissans & les plus pathétiques, il disparut. Frappé d'étonnement, je me frottai les yeux, je cherchai à me persuader que tout cela n'étoit qu'un songe: j'appellai un autre de mes camarades, qui couchoit dans ma chambre, & lui demandai s'il n'avoit entendu personne y entrer? Pardonnez-moi, répondit-il, mais j'ai cru que c'étoit B * * *: qu'est ce donc qui a pu l'amener ici aussi tard? — Lui avez-vous parlé? lui demandai-je: Oui, me dit-

il, mais je n'ai pas pu diſtinguer ſa réponſe. Je lui en racontai alors toutes les particularités ; j'en fis de même le lendemain en déjeûnant avec mes camarades, ils me plaiſantèrent beaucoup, & s'égaièrent ſur ma crédulité. Quelques heures après cependant on reçut la nouvelle de la mort de mon pauvre ami qui, en arrivant au lieu de ſa deſtination, avoit été attaqué d'une colique billieuſe, qui l'avoit emporté ſur le champ. Cela confirma la vérité de mon récit, & me détermina à prendre ſon fils ſous ma protection ; en viſitant les papiers du mort, j'y trouvai environ quarante guinées dans ſa caſſette ; je découvris par quelque lettres, que la mère & la ſœur de ſa femme étoient encore vivantes, qu'elles habitoient Londres. J'y vis auſſi, que quoique gens de condition, elles n'étoient que médiocrement à leur aiſe ; qu'elles jouiſ-

foient d'une penfion de cinquante guinées que le Roi leur faifoit tous les ans. Je jugeai néceffaire de les informer de ce qui venoit d'arriver, bien réfolu, néanmoins, au cas que perfonne ne voulut fe charger de ce petit orphelin, de le faire moi même.

Quoïque la paye d'un Lieutenant foit bien peu de chofe, & que ce fût toute ma fortune, je réfolus malgré cela, de partager avec lui ma pitance. Je le fis embarquer avec fa Garde, pour le conduire en Angleterre; je leur donnai une lettre pour fa grande mère, avec ordre de l'aller trouver chez elle. — Mais chofe bien étrange! ni elle, ni fa tante ne voulurent point le recevoir. Elles racontèrent cependant toutes les circonftances de cette aventure à une Dame de diftinction, à qui cet enfant appartenoit quoique de fort loin. Celle-ci trouva la chofe fi extraordinaire, qu'elle la conta à

ſon tour à notre Auguſte Souveraine. Sa Majeſté dont le cœur ne reſpire que bonté, dont l'ame eſt pleine de compaſſion, de la ſenſibilité la plus touchante, la plus délicate, & partage les malheurs de tout ce qui l'environne, eut pitié de cet enfant abandonné; elle voulut le voir, elle le reçut avec bonté, & le fit élever avec le jeune Prince de *** ; elle eut même la générofité de trop apprécier les petits ſervices que j'avois rendus au fils de mon ami; elle daigna me faire demander, par cette même Dame, ce qu'elle pouvoit faire pour m'en témoigner ſa ſatisfaction. Le Gouvernement de Tabago étant alors vacant, on m'engagea à le demander; mais Sire Williams Y *** mon ami particulier, ſe trouvant Gouverneur de cette île, je préférai commander en ſecond ici, pour ne pas me ſéparer de lui; ce qui me fut accordé ſur le champ.

Je ne pus m'empêcher d'interrompre le récit, pour demander au Lieutenant-Gouverneur, si ce jeune enfant étoit encore actuellement avec la Famille Royale ? Oui certainement Madame, me répondit-il ; je vais avoir l'honneur de vous apprendre le reste de son histoire. Une Dame Allemande qui se trouvoit à la Cour, en prit un soin particulier, & conçut pour lui la tendresse d'une mère. Trois ou quatre ans après, un gentilhomme du nom de B * * *, ayant laissé en mourant une fortune d'environ deux mille guinées de rente, sans héritier bien connu, cette Dame eut la générosité de plaider en faveur du petit Édouart ; son nom étant le même, elle fit faire une généalogie, où l'on tâcha de prouver qu'ils étoient parens, à la vérité fort éloignés ; mais au moyens des sollicitations, des libéralités de sa bienfaitrice, on

lui adjugea cette riche ſucceſſion. Il eſt actuellement à l'Univerſité, où il fait ſes études; ſon aimable protectrice ne voulant pas le perdre de vue, eſt allée elle-même s'établir dans le voiſinage; on croit fort qu'après ſa mort, elle lui laiſſera tout ce qu'elle poſsède.

Quelqu'extraordinaire, quelqu'improbable que cette aventure vous paroiſſe, ma chère Cecile, elle n'en paſſe pas moins ici pour un fait réel & inconteſtable. Tous les acteurs ſont encore vivans; celui qui nous l'a raconté eſt un homme d'une franchiſe, d'une probité reconnue. Je ſuis vraiment émue juſqu'aux larmes, quand je réfléchis aux regrets douloureux d'un père forcé d'abandonner un pauvre innocent qui lui tend les bras, de le laiſſer ſans ſecours en proie à toutes les misères inſéparables du beſoin, de l'indigence. Seroit-il donc

étonnant que, dans une circonſtance auſſi terrible, auſſi poignante, l'ame obtienne la permiſſion d'errer un moment de plus ſur la terre, pour chercher un protecteur au pauvre orphelin qu'elle abandonne.* Combien peu, avec d'auſſi foibles moyens que notre Lieutenant, ſe feroient chargés d'un fardeau pareil? Vous voyez que ſa tante, ſa grand-mère, lui ont elles-mêmes refuſées leur ſecours, ce qui rend le procédé de cet honnête homme, plus noble & plus reſpectable. Il déclare hautement qu'il ſe charge du ſoin de cultiver cette jeune plante, de la préſerver des outrages, des mauvais traitemens d'un monde cruel & mercénaire.

* Je n'ai fait que traduire littéralement cette aventure & ces réflexions, ſur leſquelles j'aurois beaucoup de choſes à dire; mais ce n'eſt point le cas de rien ajouter à une hiſtoire déjà trop longue.

Quelles louanges ne mérite pas auſſi notre auguſte Souveraine ! Son cœur compatiſſant & généreux, ſa tendreſſe maternelle ne lui ont pas permis d'abandonner un pauvre petit orphelin ; elle a tranſplanté cette tendre fleur dans un terroir riche & fertile, où, par ſa bonne culture, elle eſt devenue l'ornement de ſon parterre. Un peu de réflexion ſur ces circonſtances, ma chère amie, ne nous montrent elles pas clairement la main toute-puiſſante d'une Providence attentive à nos beſoins ? Quel eſt l'homme ſuperbe & préſomptueux qui, après cela, oſera encore douter de l'exiſtence d'un Être ſuprême ? Le ſoleil, les aſtres, les élémens s'uniſſent pour faire admirer un Dieu ſeul capable de créer d'auſſi admirables chefs-d'œuvres : les attribuer au haſard, c'eſt vouloir s'aveugler ſoi-même. Comment peut-il donc ſe

trouver des mortels aſſez vains, aſſez inſenſés, pour combattre ou ſe refuſer à des vérités auſſi convainquantes. Rendons mille actions de grace au Très-Haut de ce que ni vous, ni moi, ni perſonne des nôtres, ne ſoient du nombre de ces êtres malheureux, trop communs aujourd'hui, dont le cœur eſt fermé à toute conviction contraire à leurs infâmes principes; c'eſt avec cette douce conſolation que je finis, en me diſant, votre &c.

Laure Montague.

P. S. Mon époux, quoique n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, me prie de tâcher de lui obtenir une place dans votre eſtime.



LETTRE VINGT-DEUXIEME.

Londres.

Miſs Bing à Miſtris Montague.

Heureux ſoit votre himen ! ô mon aimable
Laure,
Que rien de vos plaiſirs n'interrompe le
cours !
Qu'un tendre & digne époux, ſans ceſſe
vous adore,
Faſſe votre bonheur, l'augmente chaque
jour.

Plaise au Ciel, ma chère, que votre père ſe laiſſant fléchir, reprenne pour vous cette affection ſi douce qu'inſpire la nature, & reçoive dans ſes bras un couple auſſi méritant, auſſi parfait. Je ne ſaurois vous peindre le trouble & l'émotion qu'excita en moi votre lettre ; je la lus & relus pluſieurs fois, ſans pouvoir en croire mes yeux ; mon imagination

me faisoit frémir à la vue des orages qu'elle me représentoit prêts à fondre sur votre tête. Quoi ! m'écriai-je, voilà donc cette jeune, cette timide Laure Levison, devenue une fugitive sans asile, s'échappant la nuit de la maison de son père, se confiant à un amant qu'elle connoît à peine, consentant à s'embarquer seule avec deux hommes, sans autre sûreté de leur conduite à son égard, qu'une simple promesse, une parole vague. Ces réflexions me firent trembler d'ouvrir vos autres lettres, de crainte d'y trouver la confirmation des malheurs qu'elles me faisoient redouter pour vous. Cependant je m'armai de courage, j'en décachetai une seconde, & y vis avec une joie inexprimable, qu'un heureux mariage vous avoit sauvée du naufrage, en vous faisant entrer au port. Quels dangers ne venez-vous pas de cou-

rir, ma chère Laure ; je ſuis perſuadée que bien peu de jeunes gens, dans le ſiècle où nous ſommes, en euſſent agi avec autant d'honneur & de délicateſſe que votre Auguſte. La plûpart euſſent cherché à tirer avantage de votre prévention en leur faveur, pour attacher à votre nom un opprobre éternel ; ils euſſent interprété votre démarche comme une effervescence de votre paſſion, & en euſſent tiré des conſéquences fatales. Très-peu euſſent encore conſervé de l'eſtime pour vous, après une conduite auſſi indiſcrète. Nous n'avons que trop d'exemples de la perfidie des hommes ; nous regardons tous les jours, d'un œil de pitié, l'état miſérable où les ſuites d'une paſſion inconſidérée ont précipité tant de jeunes imprudentes. Pardonnez, ma chère, ces réflexions qui partent d'un cœur, dont vous connoiſſez l'affection, & qui partage

vos inquiétudes. Surtout, défiez-vous de Bofwell; quoique mariée, je ne vous crois pas en fûreté de la part d'un fourbe, d'un intriguant, qui ne trouvera rien de trop périlleux, pour fe fatisfaire. De mon côté, je redoublerai mes vœux pour la confervation de celle, dont je puis me dire à jufte titre la meileure amie, &c.



LETTRE VINGT-TROISIEME.

De la même à la même.

MA lettre précédente n'étant destinée qu'à contenir les félicitations que je voulois faire à ma Laure sur son mariage, je me gardai bien d'y rien insérer qui pût troubler sa paix & sa tranquillité, en l'informant d'une circonstance qui me cause autant de chagrin que d'inquétude. Mon père, dont la trop forte passion pour le jeu a beaucoup dérangé la fortune, vient d'obtenir, par le crédit de ses amis qui y sont presqu'aussi interressés que lui-même, un poste très-lucratif & honorable aux Indes, où mon devoir & mon affection m'obligent de le suivre : c'est un sacrifice que je ne puis refuser à celui dont l'attachement, les soins paternels ont supplé si avan-

tageufement à la perte d'une mère qu'une mort impitoyable m'a ravie, avant que je fuffe en état de la connoître. D'ailleurs pour qui, à fon âge, entreprend-t-il une route auffi longue, auffi périlleufe? n'eft-ce pas pour dégager fes biens, & laiffer à fa fille un riche & paifible héritage? Lui refufera-t-elle après cela d'être fa confolation, le foutien de fa vieilleffe? Craindra-t-elle l'ennui & la fatigue d'un auffi long voyage? ce feroit vouloir abréger fes jours, & devenir un monftre d'ingratitude. Non, non, mon père, tu as en moi une fille refpectueufe, affectionnée, qui te fuivra par tout, au péril même de fa vie. Je voudrois bien, ma chère Laure, te voir encore une fois avant quitter cette île fi charmante, te ferrer dans mes bras, répandre dans ton fein les larmes douces & brûlantes de l'amitié, fentir au battement fympathique de

ton cœur, l'affection mutuelle qui nous anime ; il me semble que je quitterois alors avec moins de regret le pays qui m'a vu naître. Mais ce bonheur m'est refusé, une mer immense déjà nous sépare. Promettez-moi donc, pour me dédommager, de m'envoyer un journal exact de votre vie, afin que j'apprenne à y conformer la mienne.

Je compte m'embarquer la semaine prochaine pour Madras ; Dieu sait quand j'en reviendrai ; je vous dis donc adieu d'avance. Je souhaite que votre chèr Montague ait toujours pour vous les soins, la tendresse, les attentions délicates que méritent votre douceur & votre vertu. Je suis &c.

CECILE BING.



LETTRE VINGT-QUATRIEME.

De la Dominique.

Mistris Montague *à Mistris* Bing.

QUEL est mon sort ! ô ma chère Cecile, mes plus chères espérances ont été cruellement trompées; elles se sont évanouies comme ces fantômes de l'imagination qui ne laissent après eux aucune trace. Je m'étois flattée de revoir, d'embrasser avant peu, l'amie de ma jeunesse; de trouver dans sa douce & consolante société un remède assuré contre le souvenir affligeant du courroux de mon père. Mais quelle triste destinée! j'ai entrainé dans l'abîme avec moi, l'objet le plus chér à mon cœur. La datte de ma lettre vous fera voir que nous sommes encore à la Dominique; mon père se livre à une fureur, à un em-

portement incroyable. Mon bien-aimé Montague n'ose retourner à la Grenade, de peur de s'y voir forcé d'y défendre sa vie, contre celui à qui je dois la mienne : car nous sommes informés qu'il a juré qu'il se vengera de lui, & qu'il ne fait point un seul pas sans ses pistolets.

Mon respectable ami M. Digne se propose de l'aller trouver avant peu, & tâcher de nous rétablir dans ses bonnes graces. J'ai écrit à Mistris Willis, la femme du Gouverneur, pour la conjurer d'employer son crédit sur l'esprit de mon père. Je l'ai peu connue avant mon départ, mais j'espère que la singularité de ma cause plaidera en ma faveur. Ce qui ajoute encore à l'horreur de ma situation, c'est que je m'apperçois que ce que j'avois pris, pour une indisposition occasionnée par le chagrin, n'est autre chose, qu'une preuve vi-

vante

vante de mon alliance imprudente. Pauvre petit infortuné! la triſteſſe & le chagrin ſont les avant-coureurs de ta naiſſance. La terreur & le frémiſſement furent les premiers ſimptômes de ton exiſtence. Cette dernière circonſtance, ma chère amie, n'eſt point ignorée de mon père; car dans la lettre que je lui écrivis, j'y déplorois le ſort de l'enfant que je devois mettre au monde. Comment eſt-il donc poſſible qu'il ſoit auſſi inexorable! il eſt vrai que l'ayant offenſé, il eſt en droit de me punir; mais un repentir ſincère n'appaiſe-t-il pas un Dieu juſte & vengeur? ne détourne-t-il point la foudre prête à nous frapper? C'eſt cependant à lui ſeul qu'il s'eſt réſervé la vengeance! pourquoi mon père feroit-il plus inflexible? peut être hélas! parce qu'en pluſieurs choſes il ſe reconnoît lui-même coupable. Mais n'eſt-ce pas

un motif de plus de pardonner, s'il veut que Dieu lui pardonne. Mille triſtes penſées affligent mon cœur ; ce papier trempé de mes larmes vous prouvera à quel point je ſuis affectée ; je ne ſuis plus maîtreſſe de ma douleur ; je finis en vous ſouhaitant un ſort plus heureux que celui de votre &c.

Laure Montague.



LETTRE VINGT-CINQUIEME.

Miſtris MONTAGUE *à Miſtris* WILLIS.

MADAME,

QUOIQUE je n'aie pas été aſſez heureuſe pour cultiver long-tems votre connoiſſance, la bonté de votre cœur eſt trop grande, pour avoir pu échapper à mes obſervations, & ne m'avoir pas inſpirée beaucoup de confiance. Permettez donc, Madame, qu'encouragée par votre généroſité, j'implore votre protection auprès de mon père, en faveur de mon bien-aimé Montague, de l'enfant que je porte dans mon ſein, & de moi même. Employez donc, je vous en conjure, cette éloquence énergique que vous a donnée la nature, pour fléchir ſa fierté, & réveiller ſa tendreſſe paternelle. Ne ſouffrez pas que ſon obſ-

tination me prive d'un père. Engagez M. le Gouverneur à plaider vivement en notre faveur, à obtenir pour mon époux la permiſſion de rejoindre ſon régiment, ſans avoir rien à craindre pour ſa vie. Il ne peut s'en abſenter plus long-tems : voilà huit mois que dure ſon exil ; je tremble que mon père ne le force à tirer ſon épée pour ſa propre défenſe ; & ſi l'un ou l'autre ſuccomboit, à quelle affreuſe ſituation ne ſerai-je pas réduite ! cette horrible ſuppoſition me fait frémir. Pourquoi faut-il, hélas ! que celui que la nature m'avoit donné pour être mon ſoutien, mon protecteur, devienne mon plus cruel ennemi, empoiſonne ma joie, mon bonheur, & mon repos. Votre ſenſibilité, ſur laquelle je compte, me fait rougir, Madame, d'en avoir autant dit à une perſonne, dont le cœur généreux n'a pas beſoin d'éguillon pour

ſauver une épouſe infortunée de l'abîme de misère qui la menace. Auſſi n'oublirai-je jamais ce ſervice important ; il gravera en caractères ineffaçables les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance dans le cœur de la malheureuſe

LAURE MONTAGUE.



LETTRE VINGT-SIXIEME.

De la Grenade.

Miſtris Willis à Miſtris Montague.

JE ſouhaite, ma chère Miſtris, que ce peu de lignes ſuffiſe pour calmer votre inquiétude, adoucir vos chagrins & vos peines. Je vous annonce, avec plaiſir, que M. Montague peut revenir en toute sûreté dans cette île. Mon mari par ſes inſtances réïtérées, a forcé votre père de lui donner ſa parole qu'il ne l'inquiéteroit en aucune manière. Je ſuis fâchée, cependant, d'être obligée d'ajouter qu'il continue d'être ſourd à toutes nos prières en faveur de votre réconciliation; j'eſpère que le tems ralentira ſa fureur, adoucira ſa colère, lui permettra de prêter une oreille indulgente aux ſupplications d'une fille unique:

ne déſeſpérez donc pas encore, Madame, armez-vous de conſtance en faveur du petit innocent que vous êtes à la veille de mettre au monde. Je fais mille vœux pour le rétabliſſement de votre félicité, & vous prie de me croire votre ſincère amie

MARIE WILLIS.



LETTRE VINGT-SEPTIEME.

De la Dominique.

Jenny Morgan à Miſs Bing.

Madame,

C'est avec la plus vive joie, que je me ſuis chargée de vous informer que ma chère maîtreſſe eſt accouchée, il y a environ quinze jours, d'une charmante petite fille. La mère & l'enfant ſont auſſi bien qu'on puiſſe le deſirer. Miſtris Montague vouloit vous annoncer ſon rétabliſſement elle-même; mais ſon mari toujours inquiet de la ſanté d'une femme qu'il adore, nous a défendu ſévérement à tous de lui donner ni plume, ni encre, ni papier; il n'a pas même permis qu'on en laiſſât dans ſa chambre; il m'a ordonné de vous faire part de cet heu-

reux événement; car, pour lui, il ne quitte pas un inſtant le chevet du lit de ſa Laure; il veille avec une attention ſi tendre, & ſi aſſidue, à prévenir ſes beſoins, qu'il n'a pas trouvé le moment de vous écrire lui-même. Je voudrois que vous puiſſiez voir, Madame, juſqu'où ſa tendreſſe lui fait pouſſer le ſcrupule; il goûte tout ce qu'elle prend, & ne veut pas qu'autre que lui le lui préſente; ce qu'il accompagne d'un ſouris affectueux, qui n'a de comparable, que celui avec lequel il eſt reçu d'une main auſſi chère. Le reſpectable M. Digne regarde d'un air d'enthouſiaſme, & avec des yeux paternels, l'amour réciproque de ce couple aimable. Il carreſſe de ſi bon cœur ce cher enfant, qu'il appelle ſa petite fille, qu'il arrache des larmes à ma maîtreſſe: mais il eſt tems de lui porter quelques rafraîchiſſemens. Je vais donc quitter

un moment la plume, je la reprendrai à mon retour.

Ah Madame ! la charmante scène que celle qui vient de se passer en ma présence ! permettez-moi de vous en tracer une legère esquisse. Mistris Montague étoit assise dans un fauteuil de basin blanc, vétue elle-même d'habillemens blancs comme la neige ; sa jolie petite fille qu'elle tenoit entre ses bras, recevoit d'un air riant, la nourriture que la Providence a destinée à son usage ; une de ses petites mains étoit collée sur la bouche de sa mère qui ne cessoit de la baiser avec toute l'effusion de l'amour maternelle. Le mari enchanté, appuyé sur le dos d'une chaise, sembloit en extase, il les admiroit avec joie, l'affection la plus expressive brilloit dans ses regards. A quelque distance de-là, étoit le bon M. Digne, assis auprès d'une table, la tête appuyée sur sa main, un livre

ouvert devant lui, ses yeux sembloient fixés sur le grouppe intéressant que je viens de vous peindre : un air de satisfaction éclatoit dans toute sa contenance. O ciel ! pensai-je alors en moi-même ; que M Levison n'est-il témoin de ce spectacle touchant, il ne résisteroit certainement pas à la voix toute-puissante de la nature ! Que ma maîtresse est heureuse d'avoir trouvé un second père en M. Digne ! mais elle le méritoit ; l'humanité devoit ce miracle à celle dont le cœur & la main furent toujours ouverts à l'infortune : vous n'ignorez probablement pas, Miss, mes tristes aventures Quel eût été mon sort, si la Providence n'eût pas envoyée cette créature angélique à mon secours ? j'eusse succombée sous le poids du malheur, un tombeau eût été ma seule ressource. — Ma maîtresse compte retourner à la Grenade,

dès qu'elle pourra ſupporter la mer, elle y logera chez le vertueux M. Digne. Elle vous écrira auſſi-tôt ſon arrivée. J'ai l'honneur d'être &c.

JENNY MORGAN.



LETTRE VINGT - HUITIÉME.

De la Grenade.

Mistris Montague *à Mistris* Bing.

GRACE au ciel ! ma chère Cecile ; me voici de nouveau en état de faire usage de ma plume. Ma fidèle Jenny vous a déjà informée de la naissance de ma petite fille, qui fut baptisée la veille de notre départ de la Dominique. Le bon M. Digne, & celle qui vous représentoit, furent ses parrain & marraine ; on donna à cette jeune étrangère l'aimable nom de Cècile ; puisse-t-on lui avoir communiqué en même-tems, les vertus, & les bonnes qualités de celle qui le porte.

De ma fenêtre, auprès de laquelle j'étois à l'instant, je vis le respectable M. Digne prendre la petite Cecile entre ses bras ; je me doutai qu'il al-

loit me l'apporter dans ma chambre ; effectivement, il ne tarda pas à y entrer, en me disant, Laure, je crois, mon enfant, qu'il conviendroit que vous & ma petite fille, alliez remercier Mistris Willis des bons offices qu'elle vous a rendus auprès de votre père, & lui demander en même tems la continuation de son amitié ; si vous voulez nous irons cette après-midi ensemble ? Volontiers, Monsieur, c'est un devoir dont je ne saurois me dispenser sans ingratitude. Vous voyez, ma chère, qu'il faut que j'interrompe cette lettre pour me préparer, ainsi que ma petite, à faire cette visite.

O ma chère amie ! en quelle terrible situation je viens de me trouver ! mais le récit que je vais vous en faire demande un peu d'ordre. Je vous avois annoncé que mon dessein étoit d'aller faire une visite de remerci-

ment à Madame la Gouvernante; en conséquence, à l'heure indiquée je partis avec M. Digne, mon époux, la petite Cecile, & nous nous rendîmes chez elle. Nous y fûmes reçus avec beaucoup de politesse, j'oserois même dire d'affection. Je me flattois d'y passer une soirée fort agréable. Mistris Willis me gronda d'avoir attendue l'heure du thé pour lui faire une visite de cérémonie, au lieu d'être venue familiérement dîner avec elle. Nous commençames une conversation, dont le cœur & l'estime réciproque fîrent les fraîs, qui par conséquent nous parut très-amusante, & remplaça avantageusement une partie de jeu, souvent fort insipide. Le Gouverneur & M. Digne jouèrent au Gammon, & Montague se mettant en tiers dans notre conversation, l'anima encore d'avantage. Je donnois le sein à mon enfant, lorsque

la porte s'ouvrant tout-à-coup, je vis paroître l'infâme Boſwell. Je treſſaillis, & laiſſai aller ma petite ſur mes genoux ; je tombai moi-même évanouie ſur le dos de ma chaiſe. M. Digne & mon mari accoururent auſſitôt à mon ſecours. Montague me ſerra tendrement la main, me conjura de la manière la plus touchante de lui répondre. J'en étois abſolument incapable. Mais mes larmes, qui coulèrent alors en abondance, me ſoulagèrent. O Montague ! m'écriai-je en penchant la tête contre ſon ſein, comme pour y trouver un aſyle ; je ne pus en dire davantage. Le bon M. Digne me prit l'autre main, en me diſant, pourquoi vous effrayer de la ſorte, ma chère Miſs, votre mari n'eſt-il pas à côté de vous ? n'y ſuis-je pas auſſi, moi qui ſuis votre ami, votre père, & qui ne ſouffrirai pas que qui que ce ſoit vous inſulte. Le-

vez hardiment les yeux, ma chère Laure, Bofwell eft paffé dans un autre appartement ; il ne paroîtra plus ici que vous ne le lui permettiez vous-même. Je levai alors la tête, j'ouvris les yeux : je les conjurai tous de pardonner ma foibleffe ; mais la préfence de ce malheureux, leur dis-je, a rappellé à ma mémoire mille fâcheux fouvenirs : qu'il entre cependant, s'il le veut, je tacherai de reprendre contenance. Je bus un verre d'eau mêlée de corne de cerf, que me préfenta mon Augufte. L'inftant d'après, le Gouverneur rentra avec Bofwell. Je friffonai, & m'appuyai fur le dos de ma chaife. Il s'approcha de moi en difant, je fuis on ne fauroit plus mortifié, Madame, de voir que ma préfence vous foit auffi défagréable. Permettez à mon repentir fincère de plaider en ma faveur, & d'obtenir mon pardon de votre bonté généreufe.

M. Montague ſoyez, je vous en conjure, mon interceſſeur auprès de votre aimable épouſe : elle ne peut rien vous refuſer ; quant à moi, ne ſuis-je pas déjà trop puni par la perte d'un tréſor auſſi ineſtimable. N'ajoutez pas à cette privation cruelle le chagrin de me voir l'objet de votre averſion. Ma chère amie, reprit alors Montague, n'écoutez que la bonté de votre cœur; daignez pardonner à Boſwell ; il n'a que trop raiſon de dire qu'il ne pouvoit eſſuyer de châtiment plus terrible, que celui de vous perdre. Je lui tendis la main ; levez-vous, Monſieur, lui dis-je (car il s'étoit jetté à mes genoux) je vous pardonne entièrement & de bon cœur. Il prit ma main, la baiſa reſpectueuſement, & fit mille carreſſes à ma petite Cecile. Malgré tout ce que la raiſon put me ſuggérer pour me tranquilliſer, j'étois tellement agitée de le voir auprès de moi,

qu'en dépit de toutes ſes politeſſes, je ne pus me réſoudre à le croire ſincère. Je n'eûs pas de repos que je n'euſſe prié M. Digne d'abréger cette viſite. Je m'excuſai honnêtement à la généreuſe Miſtris Willis, ſur mon départ précipité de chez elle. Je lui promis de ſaiſir l'occaſion de le réparer, en venant paſſer une ſoirée entière avec elle. M. Boſwell me pria de lui permettre de me conduire à mon hamac; mais, à ma grande ſatisfaction, le Gouverneur vint à mon ſecours, en diſant, non Boſwell, c'eſt mon droit, il eſt juſte que j'en jouiſſe. Je donnai bien vîte la main au Général, car j'avois une répugnance invincible à me laiſſer toucher par Boſwell. Auſſitôt rentrée, on voulut que je me miſſe au lit; mais ne pouvant y dormir, je me levai doucement, & me déterminai à vous informer de cette déſagréable rencontre. J'entends quel-

qu'un venir, il faut que je me hâte de vous souhaiter le bon soir, ou que je m'expose à recevoir de tendres reproches, je suis

LAURE MONTAGUE.



LETTRE VINGT-NEUVIEME.

De la Grenade.

BENJAMIN BOSWELL à JOHN WILSON.

TU me demande, Wilſon, ſi je ſuis parvenu à voir la femme de Montague depuis ſon retour dans cette île, j'aurai bientôt répondu à ta queſtion, en te diſant que je me ſuis trouvé avec elle. Mon fidèle Joe m'avoit informé que cette jeune romaneſque devoit ſe trouver le ſoir au Gouvernement : bon, dis-je en moi-même, voici une occaſion favorable ; mon intimité dans cette maiſon me fournira les moyens de l'y rencontrer. En conſéquence, ſur les ſept heures du ſoir, j'enfourchai mon fidèle roſſinante, & ne fis qu'un galop juſqu'à l'hôtel du Gouverneur. En y arrivant, je ne demandai ni maître

ni maîtreſſe; je deſcendis, & m'en fus droit à la ſalle, où je ſais qu'ils ſe tiennent. Car, à parler franchement, je craignois que pour ce jour-là, on n'eût conſigné ma ſeigneurie à la porte. J'avançai donc vers cette ſalle redoutable, j'y entrai ſans cérémonie, ſans permettre même au domeſtique de m'annoncer. Auſſi-tôt, voilà Madame Laure qui tombe à la renverſe, & tous nos hommes ſur pieds pour la ſecourir. Le diable m'emporte, ſi on n'eût dit que la Ville venoit d'être priſe. Je n'ai jamais vu de figures auſſi ſottes, auſſi ridiculement effrayées. Willis me pria de paſſer avec lui dans une autre chambre, juſqu'à ce que Miſtris Montague fût revenue de ſa ſurpriſe. Enfin, on vint me rappeller de mon exil; j'avois eu le tems de méditer un beau diſcours ſentimental, convenable au goût de ma Déeſſe. Auſſi-tôt que je

fus près d'elle, je me précipitai à ses genoux, de manière à me casser les os qui, soit dit entre nous, étoient un peu rétifs, comme peu faits à cet usage. Prenant alors la contenance la plus hypocrite que jamais bigot ait portée; je commençai une lamentation propre à attendrir le cœur de ma tigresse; & le diable me tentant, je saisis sa belle main, blanche comme un lis, je la baisai avidement, & reçus mon pardon de la belle. A présent, mon cher, il est bon de vous mettre un peu au fait du plan de mes opérations futures; car j'en jure par Pluton & par toute sa séquelle, ou je me vengerai, ou je périrai à la peine. Ce pauvre nigaud de mari si passionné pour sa femme, doit recevoir avant peu l'ordre de partir avec tous ces autres agréables, ses compagnons de bonne fortune, pour un endroit éloigné, où l'on a dessein d'élever

de nouvelles fortifications; & comme le chemin n'eſt pas frayé, ſa tendre tourterelle ne pourra le ſuivre. Je me fais une fête de voir ces beaux adonis traverſer à pieds des bois épais, des routes impraticables, des montagnes eſcarpées, de larges rivières. Quant à moi, je me chargerai de veiller à la garde de cette douce colombe. Je ſaiſirai ce moment pour enlever, à mon tour, cette jolie petite aventurière. Une fois qu'elle ſera en mon pouvoir, ſi je ne la punis pas ſévérement de ſa fierté, de ſa conduite dédaigneuſe à mon égard, du choix injurieux de ce fade & pâle mignon de toilette, je conſens à m'écrier avec Lothario, que la honte, dont je veux flétrir ſon nom, retombe ſur le mien propre.

Le vieux Leviſon s'embarque la ſemaine prochaine pour l'Angleterre, uniquement pour ne pas s'expoſer à rencontrer

rencontrer sa fille; je connois trop l'entêtement de ce colérique vieillard pour craindre que jamais elle rentre dans ses bonnes graces. Il est étonnant à quel point ce chien de Montague & cette petite doucereuse ont fasciné l'esprit du bon homme Digne. C'est un de ces gens à beaux sentimens : je veux être pendu, si avec tous leurs grands termes, ils ne profitent de la manie de ce vieux fou, pour lui arracher jusqu'au dernier écu qu'il possède. Il est très-riche; son cousin Tom Rolley, qui a eu la maladresse de le mécontenter, pourroit bien se voir privé de sa succession. Tu me demanderas, mon cher John, quel diable m'a poussé à t'écrire une lettre aussi longue? Les *femmes*, vas-tu penser. — Et bien soit, je t'assure qu'elles n'obtiendront pas un mot de plus de la plume de ton ami

BENJAMIN BOSWELL.

LETTRE TRENTIEME.

Mistriss Montague *à Miss* Bing.

O ma Cecile ! il eſt parti ce père irrité ; il vient de quitter ce ſéjour, ſans permettre à ſa fille de l'embraſſer, ſans daigner jetter un regard ſur elle. Juſte ciel ! les ſentimens de la nature ſont-ils donc éteints dans ſon cœur ; n'y reſte-t-il plus une ſeule étincelle de l'amour qu'elle excite elle-même dans l'ame de tous les pères ? Les lettres que je lui ai écrites auroient attendri l'homme le plus cruel & le plus ſauvage. Il ne fait pas attention que ſa tyrannie, bien plus encore que mon amour, a cauſé ma déſobéïſſance. Car mon penchant pour mon Auguſte, ni toute ſon éloquence, ne m'euſſent jamais fait ou-

blier mon devoir, & mon respect pour un père, si lui-même n'eût voulu me forcer à épouser un homme que j'avois en horreur, & que je détestois à juste titre. Il voulut user d'un droit qu'il ne tenoit point de la nature, celui de rendre sa fille à jamais malheureuse. Pouvoit-il me croire assez foible, pour me laisser traîner à l'Autel comme une victime, pour y profâner en présence du Souverain des êtres, la plus auguste, la plus respectable des institutions divines & humaines ? Non, non, mon cœur étoit incapable d'une pareille lâcheté; il prit la résolution d'accorder au mérite ce qu'il refusoit à la force.

J'espère encore que mon père se laissera fléchir. Puisse-je le revoir, obtenir sa bénédiction, & le pardon de ma désobéissance ! Ce sont les vœux que je fais en terminant cette lettre. Je suis &c.

LAURE MONTAGUE.

LETTRE TRENTE ET UNIEME.

Benjamin Boswell à John Wilson.

L'Heureux moment que j'attendois depuis long-tems, mon cher, eſt enfin arrivé. — Je vous envoie cet exprès pour vous l'annoncer, & vous prier de tout préparer pour ma réception à Gũava; j'y ſerai ſans faute ſamedi le ſoir, ſi la fortune & l'amour ne me ſont pas contraires. Laure, cette fière Laure, Wilſon, ſera à ton ami; cette beauté ſi mépriſante s'humiliera à ſon tour devant celui qu'elle daignoit à peine regarder. Je crains en vérité que la joie ne me faſſe tourner la tête.

Montague part jeudi pour aller reconnoître le terrein qu'on veut fortifier; il laiſſe ſa petite divinité entre les mains du vieux radoteur, qu'elle

appelle ſon père. Volez momens précieux, heures tardives écoulez-vous bien vîte ! ô vengeance ſi long-tems deſirée, hâte toi d'arriver à mon aide.

Sur mon honneur, mon cher, mon piège eſt trop adroitement tendu, pour que le ſuccès puiſſe en être douteux. Le fidèle Joe, avec deux ou trois autres eſclaves de confiance, guettera attentivement, dans les environs de Bontyhall, le moment où cette tourterelle ſolitaire viendra gémir ſur l'abſence de ſon époux, ce qu'elle a coutume de faire tous les jours à la fraîcheur, aſſez loin de chez elle. Auſſitôt ils ſe précipiteront tous enſemble ſur leur proie, & la conduiront tremblante & effrayée en lieu de ſûreté, dans le bois voiſin, où l'heureux, le trois fois heureux Boſwell ſe trouvera pour la recevoir; adieu, Wilſon, envie la proſpérité de ton ami.

BINJAMIN BOSWELL.

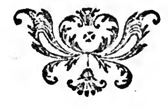
LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

Mistris MONTAGUE *à Miss* BING.

L'AIMABLE Montague, ma bonne amie, s'est vu forcé de quitter, au moins pour huit jours, sa chère Laure. Il est parti avec plusieurs de ses camarades pour aller visiter un terrein à l'autre extrêmité de l'île. Je ne conçois pas comment j'aurai la force de supporter son absence. Mon généreux ami M. Digne s'épuise en inventions, pour me procurer des parties de plaisirs, & des diversions, afin de me distraire. Mais est il quelque chose au monde qui puisse dédommager de la perte de ce qu'on aime? Il reste toujours un vuide affreux que rien ne sauroit remplir. Ma seule ressource sera de parcourir les lieux où nous avions coutume de nous promener,

de m'entretenir de ses bonnes qualités avec M. Digne, & de tâcher de retrouver dans les traits de mon cher enfant, l'image de son aimable père. Je m'arrache à cette innocente créature, que je viens d'embrasser, pour éprouver de distraire ma mélancolie par une promenade salutaire. Je ne sais pourquoi je me sens maintenant d'un abattement extrême; peut-être cette première séparation en est-elle la cause, adieu.

LAURE MONTAGUE.



LETTRE TRENTE-TROISIEME.

Jenny Morgan
au Lieutenant Montague.

Monsieur,

Aussi-tot que vous aurez reçu cette lettre, je vous en conjure par ce que vous avez de plus précieux, ne différez pas, revenez au plus vîte. J'ai fait partir cet exprès, avec ordre de ne se reposer ni jour ni nuit, qu'il ne vous l'ait remise. O Monsieur! armez-vous de courage & de force, & préparez-vous à ce que vous pouvez imaginer de plus fâcheux.

Excusez ma vivacité & mon empressement. J'ai l'honneur d'être,

Votre fidèle & dévouée servante

Jenny Morgan.

LETTRE TRENTE-QUATRIEME.

Jenny Morgan à Miss Bing.

Madame,

Ma chère maîtresse étant trop incommodée des suites d'un événement aussi étonnant que fâcheux, pour pouvoir vous écrire, elle me charge de vous instruire des circonstances de cette aventure si terrible.

Elle étoit sortie le soir du jour du départ de son mari, pour faire un petit tour de promenade avec M. Digne. Il ne paroît pas qu'ils aient été bien loin, lorsque quatre nègres armés, sortans de différens buissons, où ils s'étoient cachés, se précipitèrent sur elle, & voulurent l'enlever. Le brave vieillard au désespoir, fit tous ses efforts pour l'arracher de leurs mains, ce qui occasiona un combat, dans le-

quel ce généreux protecteur ſuccomba ſous le nombre. Hélas ! Miſs, le bon, le vertueux M. Digne, reçut de la main d'un lâche & vil aſſaſſin un coup qui perça ſon cœur bienfaiſant; il tomba & expira ſur la place. La pauvre Miſtris Montague, témoin forcée de cette ſcène déſeſpérante, pouſſa des cris, s'arracha les cheveux, & plus morte que vive, fut enlevée par cette canaille. Le corps de notre reſpectable bienfaiteur fut trouvé le même ſoir par quelques eſclaves qui, l'ayant reconnu en paſſant, le rapportèrent chez lui; mais ils ne purent retrouver ma maîtreſſe.

Toute éperdue, déſeſpérée de ce terrible accident, je fis partir ſur le champ un exprès pour aller chercher mon maître. Il accourut auſſi-tôt. Mais comment exprimer ſa conſternation & ſa douleur, quand il trouva ſon ami aſſaſſiné, la plus chère moi-

tié de lui-même arrachée inhumainement de ses bras, sans savoir où courir pour la reprendre. Il se désespéra, déplora le sort de son enfant, le prit entre ses bras, versa des larmes. Enfin ses soupçons tombèrent sur Boswell ; il prit son épée, ses pistolets, monta à cheval la rage dans le cœur, ne respirant que vengeance. Il étoit parti depuis deux jours, & j'étois assise à côté du berceau de l'aimable petite Cecile, lorsque la porte s'ouvrant tout-à-coup, je vis entrer ma maîtresse, accompagnée d'une vieille négresse. Je tressaillis, je jettai un grand cris, & faillis renverser le berceau de la petite. Cette tendre mère se précipita aussi-tôt sur ce cher enfant ; les expressions me manquent pour vous rendre une scène aussi touchante. Quand Mistris Montague apprit que son époux étoit parti pour aller l'arracher des bras de l'infâme

Bofwell, elle perdit connoiffance, & depuis ce moment elle eft d'une foibleffe extrême. Son mari n'eft point encore de retour; je ne fais où envoyer pour en avoir des nouvelles.

Nous fommes actuellement chez Madame Blondeau, qui eft fincérement attachée à ma maîtreffe. Le généreux M. Digne étant mort fans teftament, tous fes biens appartiennent à fon coufin M. Rolley, qui accourut auffi-tôt pour s'en emparer. Heureufement le corps de ce mortel, généralement regretté, avoit été mis en terre avant le retour de ma maîtreffe, qui ne ceffe de fe reprocher amérement d'avoir été la caufe innocente de fa perte. Je fuis sûre, Madame, qu'on ne vit jamais une pareille fcène d'horreur & de confufion. Que de graces, cependant à rendre à Dieu, de ce que l'aimable Miftris Montague s'eft échappée faine & fauve des mains

de ce monſtre d'iniquité, de ce ſcélérat Boſwell. Car il n'eſt que trop vrai que c'eſt lui qui eſt l'auteur de ces infâmes violences. Ma maîtreſſe m'a dit, qu'auſſi-tôt que ſes eſclaves l'eurent arrachée de ce lieu arroſé du ſang de ſon généreux protecteur, ils la traînèrent dans un bois, où elle trouva l'abominable Boſwell : heureuſement elle ne perdit jamais connoiſſance. Il la conduiſit dans un endroit nommé *Guava*, où il a une habitation. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'il employa toutes ſortes de moyens pour la forcer de céder à ſes deſirs ; il la perſécuta pendant deux jours entiers, qu'elle paſſa dans cette affreuſe ſituation, perpétuellement obſédée des tentatives que ne ceſſoit de faire ce malheureux pour ſatisfaire ſa paſſion criminelle. Il lui dit enfin que toute réſiſtance étoit vaine; que puiſqu'elle étoit en ſon pouvoir, le

mieux étoit de céder de bonne grace, si elle ne vouloit s'exposer aux plus affreuses suites. La Pauvre Mistris Montague, effrayée à la mort de ces menaces si terribles, se jetta à ses genoux, le conjura à mains jointes, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'elle, ou de lui accorder au moins un jour de tranquillité pour dernière grace. Ce méchant homme y ayant enfin consenti, elle se retira dans l'appartement qu'il lui avoit destiné, où on l'enferma soigneusement, & à double tour. Elle s'y prosterna devant le Tout-Puissant pour implorer le secours de sa providence; ses prières ne furent pas inutiles; le soir même, tandis qu'elle réfléchissoit sur sa malheureuse situation, une porte qu'elle n'avoit point encore apperçue, parce qu'elle étoit cachée par le lit, s'ouvrit inopinément, & elle vit paroître une vieille Négresse qui, sans lui parler, lui

fit ſigne de la ſuivre : elle héſita un moment ; mais ſe rappellant qu'il ne pouvoit lui arriver rien de pire dans l'état où elle ſe trouvoit, elle obéit. La vieille la conduiſit dans une petite hutte entourée de buiſſons ſur le bord de la rivière : là, elle lui apprit qu'elle avoit été autrefois à M. Leviſon, & qu'ayant ouï dire que la Dame que M. Boſwell tenoit enfermée étoit la fille de ſon ancien maître, elle avoit réſolu de tout riſquer, pour la ſauver d'une perte inévitable. Elle mit dans ſes intérêts ſa propre fille, dont le mari ſervoit chez M. Boſwell, & pouvoit l'y introduire. Enfin elle s'y prit ſi habilement, qu'elle parvint à délivrer ſa jeune maîtreſſe.

Boſwell, à ce qu'il paroît, devint furieux comme un échappé des petites maiſons, quand il ſçut qu'elle s'étoit évadée, il fit courir par tout après elle, mais inutilement ; car elle reſta

tout le jour dans sa retraite, où elle attendit la nuit pour continuer sa route. En arrivant ici, elle récompensa généreusement sa fidèle conductrice. Elle est maintenant un peu plus calme & plus tranquille, parce qu'elle espère que M. Montague ne se rencontrera pas avec Boswell : car il y auroit tout à craindre de l'entrevue de deux ennemis aussi implacables. Permettez-moi de terminer ici mon récit, & de vous assurer du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre &c.

JENNY MORGAN.



LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

De la même à la même.

O Miss Bing ! le malheur s'obstine à poursuivre le plus aimable couple du monde ! — Quelle scène touchante, que celle qui vient de se passer de nouveau sous mes yeux. Ma pauvre maîtresse s'amusoit hier soir à considérer une mignatûre qui représentoit son cher mari ; ce portrait absorboit toutes ses pensées, & faisoit couler ses larmes, lorsqu'un domestique vint lui dire qu'un matelot demandoit à lui parler ; elle ordonna de le faire entrer. Il ne fut pas plutôt dans la chambre, que courant à elle, il la prit dans ses bras ; elle fit un grand cris, & s'efforcoit de se dégager, quand celui-ci s'écria à son tour : hé quoi ! ce foible déguisement pourroit-

il me dérober aux regards perçans d'une tendre épouse.

O mon cher Montague! repartit d'une voix foible mon aimable maîtresse ; mais les forces lui manquant, elle ne put en dire davantage ; elle tomba évanouie dans mes bras. Ses beaux yeux se fermèrent, ses sens ne purent résister à cette épreuve. Juste ciel ! s'écria alors mon maître ; quelle imprudence à moi, de l'être venu surprendre de la sorte ! Reviens à toi, ma tendre amie, c'est la voix de ton Auguste qui t'appelle, c'est un époux qui ne respire que pour toi, dont la vie dépend de la tienne ; c'est lui qui te tient dans ses bras, & que l'amour te ramène.

Mon époux! reprit la pauvre Mistris Montague, encore toute hors d'elle-même ! hélas ! où suis-je donc ; qui a pu le cacher un instant à mes yeux ; qu'il vienne, qu'il paroisse.

Je ſuis encore pure & digne de lui; au ſeul ſon de ſa voix, mon ame, prête à me quitter, reprend de nouvelles forces. O mon aimable Montague! objet de l'attachement le plus vif, le plus ſincère, m'es-tu rendu pour ne plus me quitter? N'ai-je plus à craindre de te perdre? Il me ſeroit plus doux de mourir dans tes bras, que de vivre en ton abſence.

Ne craignez rien, mon tendre amour, lui répondit cet époux tranſporté de joie; vivez à jamais avec celui qui ne reſpire que pour vous ſeule. Mais, ô femme auſſi vertueuſe qu'aimable! j'ai un terrible myſtère à te dévoiler.

Hélas! mon cher Montague, ton déguiſement me fait trembler d'avance; ne me cache donc rien, appaiſe l'agitation de mon cœur. Boſwell peut-être... Mais n'es-tu point bleſſé? Mes penſées ſe confondent, mon eſ-

prit ſe trouble : je deſire & je crains de t'entendre. — Raſſure-toi, ma tendre amie, je ſuis en parfaite ſanté, répondit mon maître; que mon retour ici, cependant, continue d'être un ſecret pour tout le monde. Demain je t'apprendrai tout ce qui s'eſt paſſé : maintenant j'ai beſoin de repos. Où eſt notre chère petite Cecile? je deſirerois bien la voir un inſtant. Je lui apportai auſſi-tôt ce charmant enfant qui, reconnoiſſant ſon père, étendit ſes petits bras, pour lui témoigner ſa joie. Il le prit dans les ſiens, lui prodigua les plus tendres careſſes, & put à peine s'en ſéparer. Mais il eſt tems que je finiſſe; ma maîtreſſe ne tardera pas à vous écrire, & à vous informer elle-même de toutes ces funeſtes aventures.

J'ai l'honneur d'être &c.

Jenny Morgan.

LETTRE TRENTE-SIXIEME.

Mistris MONTAGUE *à Miss* BING.

Un phantôme effrayant sans cesse me moleste,
Un songe menaçant m'annonce un sort funeste.
S'ils ne sont que l'effet d'une vaine terreur,
Pourquoi m'inspirent-ils une secrète horreur?
Je crains que désormais, en proie à la misère,
Laure ne trouve plus de repos sur la terre.

QUE vais-je devenir, ma chère Cecile ; mon pauvre Auguste n'est plus qu'un fugitif malheureux, réduit à se cacher. Que ton infortunée Laure est à plaindre ! il a tué ce méchant Boswell ; mon époux est devenu homicide, & il faut que ce soit moi qui te l'écrive. Pourquoi le Ciel ne lui a-t-il pas fait recevoir le salaire de ses crimes d'une main qui me fût moins chère ! Dieu de bonté ! soutiens-moi dans cette terrible épreuve, pour le bien être de cette chère moitié, & de

notre petite Cecile. Je n'ose me livrer à mes pensées, de peur que mon ame se désole. Où nous conduiront nos malheurs ? Montague est obligé de s'arracher des bras de l'amour & de la constance; il a profité de son déguisement pour se sauver à la Martinique, où nous comptons l'aller joindre le plutôt possible. Je prévois d'avance les maux qui vont être les suites de cette funeste aventure. Les amis de Boswell vont s'unir pour venger sa mort, & nous poursuivre à outrance. O ombre chérie du plus respectable des hommes, vertueux Digne, si lâchement assassiné, daignes du haut du séjour de paix où tu résides, daignes jetter un regard de compassion sur tes enfans maintenant exposés sans défense à toute la rigueur d'un sort adverse. — Plaise au Ciel, ma chère, que vous n'éprouviez jamais les malheurs qui accablent

votre amie ; ils sont si grands, que pour me servir des termes de Milton, ils arracheroient des larmes à Pluton, quoique son cœur soit d'un acier à l'épreuve.

Adieu ; que le Ciel vous protège, & vous accorde une paix que ne partage plus votre amie

LAURE MONTAGUE.



LETTRE TRENTE-SEPTIEME.

De la Martinique.

De la même à la même.

NOus fommes enfin arrivés en lieu de sûreté ; c'eft ce qui m'engage à écrire à ma chère amie, pour la tranquillifer fur mon compte. J'ai trouvé ici Montague beaucoup mieux que je n'ofois m'y attendre. Nous comptons nous embarquer la femaine prochaine fur un vaiffeau François, qui part pour le Havre-de-Grace, d'où nous efpérons nous rendre en Angleterre. Mon mari a deffein de changer fon nom; fon projet eft de fe placer chez quelque Négociant, jufqu'à ce que la fortune nous foit plus favorable. La fidèle Jenny veut abfolument partager notre fort : elle dit qu'elle fait tirer partie de fon éguille,

le, ce qui, ma chère maîtresse, ajouta-t-elle, ne laissera pas que de vous être utile Cette circonstance est un bonheur dans mon infortune, cette fille est un trésor pour moi : son éducation & ses sentimens l'élévent de beaucoup au-dessus de l'état de suivante ; aussi, je la regarde comme mon amie, ma sœur & ma compagne. Je ne vous écrirai pas une bien longue lettre, car je n'ose laisser mon cher Montague long-tems à lui-même ; il a encore trop de besoin de consolation. Adieu.

Laure Montague.

N. B. L'Éditeur se croit obligé d'informer ici ceux qui liront cet ouvrage, que quoique par l'ambiguité de la dernière lettre de l'infortunée Mistriss Montague, on puisse supposer que son mari ait lâchement assassiné M. Boswell. La réputation de cet honnête Gentilhomme exige qu'on le

justifie, en racontant les particuliarités de cette malheureuse rencontre.

On peut se rappeller que M. Montague soupçonnant Boswell d'être l'auteur du projet diabolique exécuté contre sa femme, prit son épée, ses pistolets, & partit pour en tirer vengeance. Il dirigea sa course vers Guava, où il savoit qu'il avoit une habitation considérable. Le hasard fit qu'il ne chercha pas long-tems; car il rencontra en chemin ce monstre accompagné de son ami Wilson, vil complice de ses débauches. Courant aussitôt à lui, il lui cria d'un ton furieux, scélérat, descend de ton cheval, & défends ta détestable vie: voici deux pistolets, choisis en un; je ne te demande pas de nouvelles de la femme que tu m'as ravie; je te connoîs assez fourbe pour nier des vérités aussi claires que le jour.

Comme la poltronnerie est ordinai-

rement la compagne des mauvaises actions, le lecteur ne sera pas étonné d'apprendre qu'un aussi méchant homme ait été transi de peur à la vue d'un adversaire aussi formidable.

M. Montague, répondit-il, d'une voix tremblante & entre-coupée, j'ai toujours eu une répugnance invincible pour le duel. Votre épouse est en sûreté ; & je puis vous assurer, que quant à moi, je l'ai laissée aussi pure que l'enfant qui vient de naître. Ainsi je vous en conjure, que cela vous suffise.

Non, non, reprit l'époux furieux, il me faut une réparation immédiate pour l'insulte que tu as osé faire à mon honneur. Si ma femme a conservé le sien, elle ne le doit pas à ta scélératesse. En même tems il lui appliqua plusieurs coups de fouets à travers la figure. Ce malheureux se vit alors forcé de descendre de cheval, & se tournant vers son ami : souviens-toi

Wilſon, lui dit-il, de pourſuivre vivement mon meurtrier, ſi je ſuccombe. Tu vois que je ne combas que pour ma propre défenſe. Les deux antagoniſtes ayant alors pris chacun leur poſte, Montague dit à Boſwell de tirer le premier ; ce que celui-ci fit d'une main ſi tremblante, que la balle raſa le chapeau de notre héros, dont le coup fut plus certain, car il perça la poitrine à Boſwell, qui tombant auſſi tôt, s'écria d'une voix mourante : Tu triomphe, Montague, les armes t-ont été auſſi favorables que l'amour; mon ſeul regret en mourant, eſt que la fuite de ton épouſe m'ait empêché... Les forces commençant à lui manquer, il tourna les yeux vers Wilſon qui le ſoutenoit, & dit d'une voix preſqu'éteinte: *Lâchement aſſaſſiné.* Ce ſurent ſes derniers mots, il expira à l'heure-même.

Montague jugeant qu'il n'y avoit point de tems à perdre, remonta à